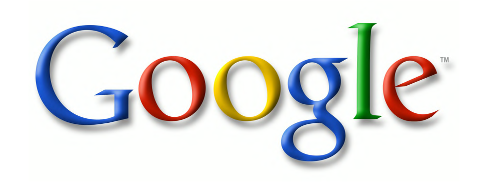


Goyau . Jeanne d'Arc devant l'opinion
allemande . 1907.




VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

GEORGES GOYAU

JEANNE D'ARC

DEVANT

L'OPINION ALLEMANDE

Librairie académique PERRIN *et* C[ie]

JEANNE D'ARC

DEVANT

L'OPINION ALLEMANDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE, *Le Protestantisme*, 4e édition, 1 volume in-16 (Académie française, premier prix Bordin) . . . 3 fr. 50

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE. *Le Catholicisme* (1800-1848), 2e édition. 2 volumes in-16 . . . . 7 fr. »

L'IDÉE DE PATRIE ET L'HUMANITARISME. Essai d'histoire française 1866-1901, 4e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Les Nations Apôtres. VIEILLE FRANCE, JEUNE ALLEMAGNE. — La France dans le Levant. — La France à Rome. — L'Allemagne dans le Levant. — L'Allemagne en Autriche. 3e édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

AUTOUR DU CATHOLICISME SOCIAL (1re série) : Néo-catholiques, solidaristes, catholiques sociaux. — Le cardinal Manning. — Le comte de Mun. — Aspects sociaux du catholicisme; Communion des Saints, Apostolat. — Anne de Xainctonge. — Convergences vers le catholicisme social. — Les Saint-Simoniens. — Le radicalisme italien. — Les Congrès catholiques sociaux. 4e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

AUTOUR DU CATHOLICISME SOCIAL (2e série) : La Démocratie chrétienne. — Le Monastère au moyen âge. — Figurines franciscaines. — Léon Ollé-Laprune. — Charles Lecour-Grandmaison. — Les Congrès catholiques sociaux. — Le Devoir d'aujourd'hui. — L'Eglise et les courants politiques du siècle. 2e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

AUTOUR DU CATHOLICISME SOCIAL (3e série) : Solidarisme, christianisme, socialisme. — Méthodes d'action, patronages, bibliothèques, œuvres. — La leçon des cathédrales. — Le curé de l'ancien régime. — Origines populaires du Concordat. — La renaissance catholique en Angleterre. — Origines sociales du Centre allemand. — Un concile de résurrection. — Léon XIII. F. Brunetière. — Les béatitudes. 1 volume in-16. . . 3 fr. 50

LENDEMAINS D'UNITÉ. — Rome, Royaume de Naples. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

LE PAPE, LES CATHOLIQUES ET LA QUESTION SOCIALE. 3e édition refondue. 1 volume in-12 . . . . 3 fr. »

LA FRANC-MAÇONNERIE EN FRANCE. 5e mille. Brochure petit in-16 . . . . 0 fr. 50

L'ÉCOLE D'AUJOURD'HUI (1re série) : *Les origines religieuses de l'école laïque. — La morale à l'école. — La politique à l'école.* 3e édit., 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

L'ECOLE D'AUJOURD'HUI (2e série) : *Le Péril primaire. — L'Ecole et la Patrie. — L'Ecole et Dieu.* 1 volume in-16 . . . 3 fr. 50

GEORGES GOYAU

JEANNE D'ARC

DEVANT

L'OPINION ALLEMANDE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie. LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1907

PRÉFACE

Au soir du 7 mai, de temps immémorial, les tours de la cathédrale d'Orléans s'embrasaient ; et dans la nuit rougissante, le beffroi du musée égrenait ses notes, dont la ville entière était comme secouée. Tout Orléans sortait; les rues s'illuminaient; la mairie était en liesse, comme l'église. L'évêque et son clergé, sur le parvis, attendaient la municipalité. A l'heure dite, dans la cour de l'hôtel de ville, un cortège se formait : le maire et ses adjoints prenaient la route de la basilique.

Il advenait parfois que des lambeaux d'affiches, qui, pour solliciter les voix des électeurs, alléguaient les « conquêtes menacées de la société laïque », pendaient encore sur les murs, et les mêmes feux de bengale qui, là-bas, sur les marches du lieu saint, éclairaient les blancs surplis des prêtres, projetaient une lueur ironique, impitoyable, sur ces débris de polémique politique, que les intempéries avaient justement souillés, et

que, ce soir-là, les hommes méprisaient. Le ment, dignement, les représentants de la soc civile allaient rendre visite aux représentants la société religieuse, devant l'innombrable pe attroupé. La cité « laïque », en cette fin de j née, n'avait pas honte de causer avec la cité Dieu. Lorsqu'elle s'approchait, venaient se ran derrière l'évêque les prélats ses invités; le vi dont ils se revêtaient se colorait de rouges refl et parfois scintillait, au milieu de leur groupe pourpre authentique d'un cardinal. En plein des paroles de cordialité s'échangeaient : le m parlait, puis l'évêque, et les tours rutilantes plombaient de leurs deux phares de feu cet en tien crépusculaire entre deux sociétés qui, la vei peut-être, étaient en délicatesse, et que guetta encore, à bref délai, d'insidieuses occasions querelles.

L'étendard auprès duquel se concluait, p les vingt-quatre heures prochaines, un pacte d'h monie, reproduit exactement l'antique drap derrière lequel Jeanne la Pucelle groupa les én gies civiques. Une de ses faces montre d anges, surgissant sur un semis de fleurs de l et soutenant l'écusson de France. Sur l'autre fa un arc-en-ciel brille, qui sert de trône à la glo de Dieu le Père. La main gauche de Dieu, large robuste, soutient la boule du monde; sa m droite est d'une bonté caressante, qui bénit.

soldats de Jeanne contemplèrent jadis ce geste tout puissant; leur foi les prosterna devant cette bénédiction, et les conduisit à la mêlée; et se sentant aidés, ils s'aidèrent eux-mêmes, jusqu'à la pleine victoire. Au xxe siècle comme au xve, ce Dieu, ces anges, dont la sérénité hiératique s'était aventurée à la suite de la Pucelle et avait bravé les couleuvrines de l'Anglais, gardaient encore, en ce soir d'anniversaire, un prestige de vainqueurs.

Orléans tout entier, le lendemain, fêtait le prodigieux épisode de sa délivrance. L'Eglise invitait la cité à entendre un sermon; la cité conviait l'Eglise à figurer, ensuite, dans le patriotique cortège qui sillonnait les rues de la ville. A travers le siècle passé, nombre de prédicateurs d'élite furent appelés une fois au moins, quelquefois deux, à célébrer Jeanne d'Arc dans la cathédrale d'Orléans. Des évêques mêmes de Grande-Bretagne et d'Amérique montèrent dans cette chaire, comme pour offrir à la martyre de Rouen le tribut tardif de la race britannique.

On vit des notables de la ville, qui dans la vie courante se piquaient d'être voltairiens, scander par des hochements approbateurs les invectives de l'éloquence sacrée contre l'auteur de la *Pucelle*, qui tenta de salir la libératrice d'Orléans. Les cas furent très rares où le panégyrique de Jeanne d'Arc donna lieu à quelque explication pénible entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile... A

peine les citait-on, car on préférait les oublier. Il semblait ce jour-là, que Jeanne d'Arc attirait tout à elle, que, dans l'éblouissement de sa gloire, les divergences entre ses dévots s'estompaient et s'effaçaient. Cette guerrière avait la vertu de pacifier et d'unifier : le 8 mai, à Orléans, les « deux Frances » n'en faisaient qu'une.

Députés et congréganistes, sénateurs et chanoines, magistrats et curés, professeurs et soldats, épiscopat et préfecture, se déployaient de la Cathédrale aux Tourelles et des Tourelles au Martroi pour aller porter aux diverses statues de Jeanne un hommage unanime : n'était-ce pas, dans l'ensemble, une sorte de raccourci de la patrie ? Ce cortège était unique en France. La philosophie politique du siècle prétendait édifier, entre la conscience religieuse de l'individu et sa personnalité civique, je ne sais quelles cloisons étanches : à Orléans, le 8 mai, ces cloisons s'effritaient.

Etait-ce une pompe nationale et municipale qui se déroulait devant les têtes découvertes ? ou bien était-ce une procession religieuse ? Etait-ce plutôt une cérémonie laïque, ou plutôt une cérémonie ecclésiastique ? On ne dressait point ces questions, on n'arborait point ces distinctions : une heure durant, elles n'avaient point de sens. Les abstractions qui coupent l'homme en deux et au nom desquelles on divise les peuples contre eux-mêmes subissaient ici un annuel démenti : dans une sorte

de manifestation intégrale, l'âme française passait outre.

L'Eglise et l'Etat, les paroisses et la municipalité, n'épiloguaient point, en ces minutes fugitives mais fidèles que ramenait chaque mois de mai, sur les rapports réciproques des deux sociétés ; et tandis que la législation les isolait ou les opposait, le peuple d'Orléans les entremêlait et les enlaçait. Il se reconnaissait dans l'une et dans l'autre; il saluait, dans ces deux sociétés, les deux modes de sa vie collective; une commune promenade d'allégresse en l'honneur de celle qui fut à la fois une patriote et une sainte, semblait écarter et réfuter, pour un intant, les plus subtiles quintessences du laïcisme...

Il y avait un coin de terre en France, où l'Eglise et l'Etat n'affectaient point de s'ignorer — ce qui d'ailleurs est impossible — et où la clameur séculaire du beffroi local continuait de fêter, une fois l'an, leurs brèves et tenaces fiançailles.

*
* *

C'était pour la ville d'Orléans un rare privilège, elle vient d'en être privée par la volonté d'un petit groupe de dévots. Jusqu'ici, une fois la semaine, sans gêner ouvertement personne, ils pratiquaient leur culte dans un endroit bien clos, placé par leur piété sous le patronage d'un saint de leur façon,

Etienne Dolet. Ils ont, cette année, voulu sortir, et faire disparaître l'Eglise du cortège qui fête Jeanne d'Arc. Il est d'usage de ne rien leur refuser. L'armée, qu'ils aiment à ne point perdre de vue, aurait reçu l'ordre de rester dans ses casernes et la défense d'honorer Jeanne, s'ils n'avaient pas été admis, tout le long des rues, à cheminer avec elle. Parce qu'ils sont sortis, l'armée est sortie : espérait-on, peut- être, dans les conseils d'en haut où s'élaborent ces surprenantes décisions, que la Pucelle d'Orléans, ouvrière d'union nationale, réconcilierait la maçonnerie française avec le militarisme ?

Nous ne savons si dans la loge Etienne Dolet, tout comme à la cathédrale, s'installera l'habitude annuelle de prononcer un panégyrique de Jeanne d'Arc. Mais un des membres de cette Eglise victorieuse, M. Thalamas, publiait, il y a deux ans, un petit livre sur la Pucelle, qui fut accueilli par quelque bruit, et qui continue, sans doute, de faire autorité dans les conciliabules maçonniques.

« Nombre de républicains et de gens autorisés, écrit M. Thalamas, ont sur Jeanne des opinions dogmatiques aussi arrêtées, mais aussi peu scientifiques, que celles des cléricaux. » Voilà le mal auquel il veut mettre un terme. Ces « républicains », si lestement rejetés dans le coin des « cléricaux », s'appellent Henri Martin, Michelet, Lamartine : historiens « mystiques, enthousiastes »,

ils font de Jeanne une sainte laïque qui incarne le génie de la patrie ; tout cela, c'est de la « littérature », et M. Thalamas nous veut offrir « la connaissance positive des faits ».

Alors commencent les récusations de témoins, de ceux qui déposèrent, copieusement, devant le tribunal de réhabilitation, et de ceux qui, pour la postérité, dans le demi-siècle qui suivit la mort de Jeanne, écrivirent des chroniques : les premiers sont accusés d'avoir « parlé pour l'édification et avec des souvenirs que le temps avait sûrement modifiés » ; les seconds, d'être à peu près tous « partiaux ». Car « l'héroïsation de Jeanne avait commencé dans l'opinion, avant même qu'elle ne fût morte » : de là, les « difficultés que rencontre l'historien d'aujourd'hui ».

Vous sentez se rétrécir l'objectif derrière lequel se doit former la photographie de Jeanne d'Arc. L'image que les contemporains se faisaient de la Pucelle est systématiquement mise de côté ; la voix populaire est une maîtresse d'erreur, une gêneuse[1]. Si l'on appliquait à tous les événements ce dédain des traditions orales dans lequel se complaît

[1] De ce touchant culte populaire dont Jeanne fut l'objet de son vivant, M. Noël Valois vient de trouver une nouvelle preuve dans un factum de 1429, rédigé par un membre de l'université de Paris dévoué aux Anglais, et dont il ressort que, dans les campagnes, les petits enfants offraient à Jeanne des cierges allumés comme à une sainte. (*Académie des Inscriptions*, 4 janvier 1907.)

M. Thalamas, les historiens pourraient chômer.

Silence donc au peuple, au sujet de Jeanne d'Arc! Michelet, en vrai démocrate, préférait l'histoire, telle que la fait spontanément l'âme populaire, luxuriante de vie, fleurissante d'amour, à l'histoire, sèche et revêche, telle que nos « intellectuels » l'étriquent, l'anémient et la défont. Son vivifiant génie aspirait à parler de Jeanne d'Arc comme parlaient d'elle les braves gens de l'époque; et, sentant la France agir en elle, il voulait, sur elle, interroger la France.

M. Thalamas, lui, émigre à Rouen, alors terre anglaise; il prend place dans le prétoire, bouche ses oreilles aux bruits qui viennent de France; et ce n'est qu'en s'enfermant avec de mauvais prêtres, en un coupe-gorge juridique, qu'il prétend pouvoir dégager, directement, immédiatement, l'histoire vraie de la grande Française.

La cause est entendue; Jeanne condamnée. Cependant que la pauvre fille, bientôt inculpée d'être relapse, s'en va vers son bûcher, le spectateur Thalamas semble prendre congé; les chroniqueurs judiciaires n'accompagnent pas les victimes jusqu'au lieu d'exécution. M. Thalamas s'éloigne des rumeurs vengeresses qui empliront le Vieux-Marché rouennais. Il lui « semble démontré que Jeanne est morte courageusement »; mais ce sont là récits de la masse, auxquels il ne s'arrête pas; et, rentré chez lui, bien barricadé contre les tu-

multes populaires, il couche sur le papier ses conclusions, telles que les comporte le procès.

Religieusement parlant, il prononce que Jeanne « ne fut nullement une délirante vulgaire ; qu'elle eut des hallucinations olfactives, tactiles, visuelles, et surtout auditives, et qu'elle était un Socrate paysan dont le *démon* a pris, en raison du temps où elle a vécu, des allures chrétiennes ».

Militairement parlant, il estime que Jeanne « ne fut jamais qu'une auxiliaire », et qu'il est « impossible de déterminer d'une manière sûre la part qu'elle eut » dans la campagne qui libéra la France.

Politiquement parlant, il écrit : « L'opinion reçue est que Jeanne fut l'auteur principal de tous les événements auxquels elle fut mêlée. La vérité est moins brillante : la Pucelle a été une force morale dont les partis se sont servis et qui a fini par être abandonnée par tous, parce qu'elle a voulu rester fidèle à elle-même ».

Bref, la réputation militaire de Jeanne ne repose que sur d'invérifiables légendes ; son action nationale n'a qu'une importance subsidiaire ; elle doit cesser, enfin, d'apparaître comme un personnage de premier plan. Voilà l'idée qu'on emporte du livre de M. Thalamas ; voilà l'idée qui surgit et qui reste, lorsque, modestement posté derrière un tribunal qu'avait domestiqué l'Angleterre, on feuillette, par-dessus l'épaule de Cauchon, le dossier

de Jeanne d'Arc. Des mains de M. Thalamas, l'histoire de Jeanne sort amincie, son personnage émacié, son rôle rétréci. Quelque bienveillant qu'il soit, de çà de là, pour la « splendide conviction », voire même pour l' « héroïsme » de la Pucelle, la mémoire de Jeanne, soumise à cette épreuve, s'éclipse et s'éteint. L'héroïne ne se ternit point, mais descend vers une honorable insignifiance. C'était bon pour le peuple, d'auréoler Jeanne ; la vérité, « moins brillante », la doit ramener à plus d'obscurité.

Tel est le jugement que se plaît à propager, au sujet de Jeanne d'Arc, un des membres les plus légitimement célèbres de la confession maçonnique.

La présence du clergé catholique aux fêtes de Jeanne d'Arc était chaque année la suite et la sanction naturelle du panégyrique, qui, sous les voûtes de la cathédrale, venait d'exalter l'héroïne.

Il est plus malaisé de saisir un lien entre l'opuscule de M. Thalamas, qui la diminue, et l'irrésistible besoin qu'ont éprouvé les maçons ses « frères » de la célébrer avec éclat.

*
* *

Naguère, prenant congé de ce livre qui blesse, nous étions allé demander aux Anglais de nous

rendre Jeanne, la Jeanne qui est le patrimoine de nos cœurs ; ils nous l'avaient bien rendue.

Le regretté James Darmesteter, en ses *Nouvelles Etudes anglaises*, nous fait assister à l'ascension du souvenir de Jeanne d'Arc dans les intelligences britanniques entre le xve et le xixe siècles [1] : c'est un spectacle consolant.

« On fait trop de bruit de l'histoire de cette femme », écrivait, il y a quatre cents ans, un certain Robert Fabyan, qui fut alderman de Londres : la phrase de ce patriote anglais résumerait assez bien l'opuscule de M. Thalamas. Jeanne n'était, pour Shakespeare, qu'une sorcière qui se livrait à des opérations magiques pour garder la faveur des démons. L'on vivait sur cette légende lorsqu'en 1679 une parole de bon sens fut dite : « Que Jeanne ait été ce qu'elle voudra, déclara un certain docteur Howel, elle n'arracha pas moins aux Anglais cette ville d'Orléans dont ils se croyaient maîtres. » Du jour où cette remarque fut lancée, date, au delà de la Manche, une admirable réaction en faveur de Jeanne.

Le xviiie siècle anglais, qui croyait peu à l'enfer, eut quelque scrupule à soutenir que Jeanne en fût venue ; Wesley, le réformateur religieux, s'agenouilla devant elle ; Southey, en 1793, fit de son histoire un thème d'épopée. La Pucelle est de ces figures auxquelles il suffit de vouloir rendre justice pour leur vouer aussitôt un culte ; dès qu'on la

connaît l'on est pieux pour elle, et on ne la connaît qu'en étant pieux ; l' « héroïsation » de Jeanne dans l'opinion anglaise succéda tout de suite à la résipiscence des historiens.

« Bien haut parmi les morts qui donnent une vie meilleure à ceux qui vivent, voyez briller la jeune paysanne dans sa cuirasse sacrée, elle que le Seigneur de la paix et de la guerre envoya, comme sur un char de flamme, loin du bercail paternel ! » Le jeune pasteur et poète John Stirling, il y a soixante ans, célébrait ainsi notre vierge nationale, et il voyait en elle « le personnage peut-être le plus merveilleux, le plus exquis, le plus complet de toute l'histoire du monde ».

Il était bon de feuilleter les pages de M. Darmesteter après avoir froissé celles de M. Thalamas, et d'observer qu'en Angleterre, dans la nation vaincue par Jeanne, la vérité sur l'héroïne fut constamment en marche. Nous trouvions à faire cette constatation un mélange de douceur et d'âpreté, au moment précis où, dans la nation victorieuse par Jeanne, cette vérité semblait être en recul.

*
* *

Il nous plut, alors, de poursuivre l'enquête, et d'interroger l'Allemagne comme M. James Darmesteter avait interrogé l'Angleterre. La *Société archéologique et historique de l'Orléanais* voulut bien écouter les conclusions de nos recherches, et en

décider l'insertion dans ses *Mémoires* : nous ne pouvions souhaiter un plus grand honneur pour ces pages rapides par lesquelles nous nous étions discrètement soulagé d'une attristante lecture.

Mais voici qu'aujourd'hui, 8 mai 1907, à la suite du divorce entre l'Eglise et l'Etat, des acolytes nouveaux s'imposent pour le cortège de Jeanne d'Arc. Ce sont précisément les coreligionnaires de M. Thalamas. Nous n'avons pas le droit de nous désintéresser de ce qu'ils pensent : les attentions gouvernementales dont ils sont l'objet ne le permettent pas. De crainte qu'entre deux opinions sur Jeanne, celle de la France et celle de M. Thalamas, ils ne préfèrent la seconde, nous ne croyons pas seulement piquant, mais utile, d'ébruiter de notre mieux l'opinion de l'Allemagne. Ils aiment, paraît-il, à faire figure d'esprits larges, ardents à s'identifier avec le cerveau de l'humanité, jaloux de s'évader hors des étroitesses nationales.

On ne peut trop leur montrer, dans le détail, le culte dont partout à l'étranger Jeanne d'Arc fut l'objet : c'est un genre de remarque auquel leur instinct cosmopolite ne saurait être insensible. Quant aux Français auxquels il suffit, pour honorer Jeanne d'Arc, que la France l'honore, ils ne seront pas indifférents, eux non plus, à ces échos d'outre-Rhin : leur patriotisme en sera flatté.

8 mai 1907.

JEANNE D'ARC
DEVANT L'OPINION ALLEMANDE

A M. Larcanger, affectueux souvenir.

L'Eglise a des mots grandioses et des gestes augustes pour consacrer les réputations universelles ; elle est ici-bas la seule puissance qui sache faire choix de certaines figures disparues, pour les proposer, hardiment, au culte de la famille humaine. Mais dans cette besogne d'élection, elle ne fait qu'enregistrer, après examen, une sorte de suffrage universel des peuples ; elle ratifie des gloires beaucoup plus qu'elle ne les crée ; la prière, déjà, voltige sur les lèvres des hommes avant que l'Eglise ne l'édicte et ne lui donne un aspect liturgique ; et lorsqu'une physionomie historique est sacrée par une canonisation, c'est que les âmes, d'elles-mêmes, ont déjà coutume de la chercher dans l'au-delà, et de l'y trouver. La *vox populi*, ainsi comprise, précède et détermine en quelque mesure la *vox Dei*.

Nous voudrions en quelques pages faire entendre

au sujet de Jeanne d'Arc certains échos de cette *vox populi*, les échos dont au cours des cinq derniers siècles les pays d'Outre-Rhin ont retenti[1].

[1] Il est de notre devoir, au début de ce travail, de ne point oublier l'aide précieuse que nous avons trouvée dans le *Livre d'or de Jeanne d'Arc*, publié par M. Pierre Lanéry d'Arc (Paris, Techener, 1894).

I

LES CONTEMPORAINS ALLEMANDS DE JEANNE D'ARC.
LEURS TÉMOIGNAGES

Les exploits de la Pucelle en France étaient, au jour le jour, connus et suivis en Allemagne : des indices très sérieux nous permettent de l'affirmer. C'est d'abord certain compte de dépenses de la ville de Ratisbonne, dont il résulte qu'en 1429, au moment du séjour de l'empereur Sigismond dans cette ville, les magistrats dépensèrent vingt-quatre deniers « pour voir le tableau qui représente comment la Pucelle a combattu en France[1] ».

Ce sont deux lettres écrites à destination de l'Allemagne, l'une à la fin de juin 1429, par les agents d'une ville ou d'un prince allemand, l'autre le 16 juillet 1429, par Jean Desch, secrétaire de la ville de Metz ; elles témoignent l'une et l'autre combien les événements d'Orléans captivaient la curiosité, dans ce qui commençait à être l'Eu-

[1] Quicherat., *Procès de Jeanne d'Arc*, V, p. 270.

2

rope. « Des pierres furent jetées sur la Pucelle, lit-on dans la première lettre, mais elle ne reçut aucun mal, par la grâce de Dieu qui la préserva...[1] » Et, dans la seconde : « Bien sûr, ce que l'on dit est vrai, que tout ce que le Dauphin et la Pucelle entreprennent, leur réussit en tout sans aucune résistance[2]. »

Une autre mention qu'on ne saurait omettre, est le passage que consacrait à Jeanne d'Arc, à la date de 1429, l'*Histoire universelle*, du dominicain Hermann Cornérius : recueillant dans son lointain couvent de l'Allemagne septentrionale « ce qu'affirmaient d'une commune voix ceux qui venaient des contrées françaises », il notait, en 1429, que, « par la vertu de Jeanne ou mieux par la vertu de Dieu qui agissait en elle, » les Français étaient victorieux ; et que, sous son influence, « Charles VII, devenu un autre homme, promettait de se conduire entièrement selon les conseils de la jeune fille envoyée par Dieu[3] ».

L'opinion allemande, ainsi formée, devait naturellement saluer la Pucelle comme une force invulnérable et invincible, par la grâce de Dieu.

[1] Quicherat, V, pp. 350-351.

[2] Quicherat, V. p. 355.

[3] Ayrolles, *La Vierge guerrière*, pp. 279-281 (Paris, Rondelet, 1898.

s avons la preuve, même, que certaines espé-
:es, au delà du Rhin, faisaient appel à la mys-
:use jeune fille pour mettre un terme aux
bles religieux de la Germanie. Quoi qu'on
se de l'authenticité de la lettre de l'aumônier
querel, par laquelle Jeanne menace les Hus-
s [1], un fait du moins est certain, c'est qu'en
4, dans une pièce jouée à Ratisbonne et dont
ujet était la guerre contre les hérétiques de
ême, la Pucelle avait un rôle [2]. Il semble donc
u moment même où les imaginations, un peu
out dans la chrétienté, avaient rêvé pour la
elle la direction d'une croisade [3], l'Allemagne,
, avait établi je ne sais quel lien entre l'appa-
on de Jeanne d'Arc et l'urgente nécessité de cette
sade spéciale qui intéressait les populations
naniques, la croisade contre le hussitisme.

:e document fut publié pour la première fois en 1834 par
nayr, l'archiviste de Louis de Bavière, dans le *Taschenbuch*
Vaterländische Geschichte : Hormayr en donnait le texte
nand. M. Sickel, ultérieurement, en trouva aux archives de
ne le texte latin, et le publia dans la *Bibliothèque de l'Ecole*
Chartes (septembre 1860-août 1861) : il défendit l'authenticité
 lettre contre les doutes soulevés par M. Wallon, et émit
othèse qu'un Bohémien en voyage ou quelque ennemi des
ites avait décidé Jeanne à charger son aumônier Pasquerel
ire en son nom aux Hussites. M. Wallon s'est plus tard
é aux conclusions de M. Sickel (*Jeanne d'Arc*, I, pp. 447-450,
ette, 1901.)

Quicherat, V, p. 82.

Voir notre livre : *Les nations apôtres, vieille France, jeune*
nagne, pp. 19-29 (Paris, Perrin, 1903, 3e édit.).

Mais dans cette vallée Rhénane où survenaient, plus rapides et plus fréquents, les souffles de France, les documents relatifs à Jeanne, en l'année 1429, sont singulièrement plus explicites et plus copieux : l'un émane de Cologne, le second de Spire, le troisième de Mayence. Henri de Gorkum était un tout jeune professeur de l'Université de Cologne lorsqu'en juin 1429, « à la gloire de la bénite Trinité, de la glorieuse et toujours Vierge Mère de Dieu, et de toute la cour céleste », il exposait la réputation de Jeanne, les raisons qui militaient pour le bon aloi de sa mission, les raisons qu'on y pouvait objecter[1]. Henri de Gorkum ne concluait pas ; les faits qu'il analysait et qu'il connaissait par la voix publique étaient à l'honneur de Jeanne ; il parlait de sa foi, des signes surnaturels qui l'accréditaient, de son habileté merveilleuse au combat, de sa simplicité après le combat, de sa chasteté, de sa sobriété, de sa continence ; et la neutralité même de cet impartial théologien, qui ne faisait qu'enregistrer les données de la rumeur publique, nous offre un précieux témoignage de la renommée qui s'attachait en Allemagne, même avant le sacre, à la Pucelle d'Orléans. Quelques semaines après, sous le titre

[1] Quicherat, III, pp. 411-421. — Ayrolles, *La Pucelle devant l'Eglise de son temps*, pp. 60-68 (Paris, Gaume, 1890).

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe)

LA LUTTE POUR LA SANTÉ

ESSAI DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE

PAR LE

Dr BURLUREAUX

PROFESSEUR AGRÉGÉ LIBRE DU VAL-DE-GRACE

Un volume in-16 de 330 pages. . . . . . 3 fr. 50

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

La « lutte pour la santé » qui fait le sujet de cette étude est celle qui se livre, tous les jours, dans la vie de chacun de nous. C'est une forme de la loi universelle de la lutte pour l'existence. Sans cesse, depuis l'instant où nous naissons, notre organisme tend à maintenir ou à rétablir cet équilibre de ses forces qu'on appelle « la santé »; et sans cesse une foule d'influences, intérieures ou venues du dehors, tendent à détruire cet équilibre, éminemment instable.

Et si, parmi ces influences hostiles à notre santé, beaucoup ont un caractère fatal et inévitable, s'il y a malheureusement beaucoup de causes de maladie contre lesquelles nous sommes désarmés, il y en a aussi un très grand nombre qui peuvent être évitées, ou combattues victo-

attribua une partie des péages du Rhin, et sa plume, reconnaissante et fidèle, écrivit une sorte de mémorial pour servir à l'histoire de l'empereur et de son temps. Nous connaissions déjà, par Guido Goerres et par Quicherat, une partie des fragments dans lesquels Eberhard Windecke parlait de Jeanne d'Arc ; M. Altmann, en 1891, a publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, d'autres morceaux du même Mémorial relatifs à notre Pucelle [1], et M. Germain Lefèvre-Pontalis vient de nous donner une édition critique de l'ensemble des passages consacrés à Jeanne d'Arc par le vieux chroniqueur Mayençais [2].

Nous n'avons point affaire, ici, à l'un de ces historiens savants dont le récit même suppose une sélection, et qui, désireux de reconstituer une

[1] Wilhelm Altmann, *Studien zu Eberhard Windecke : Mitteilung bisher unbekannter Abschnitte aus Windeckes Welt-Chronik* (Berlin, 1891). *Eberhard Windeckes Denkwürdigkeiten zur Geschichte des Zeitalters Kaiser Sigmunds, zum ersten Male vollständig herausgegeben* (Berlin, 1893).

[2] Germain Lefèvre-Pontalis, *Les sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc, Eberhard Windecke* (Paris, Fontemoing, 1903). — Par cette publication, succédant à l'édition de la *Chronique d'Antonio Morosini* qu'il a donnée avec M. Léon Dorez, M. Germain Lefèvre-Pontalis inaugure, à proprement parler, une sorte de période nouvelle dans les études sur Jeanne d'Arc ; le domaine vers lequel elles se porteront de plus en plus, et sur lequel l'érudition peut encore utilement s'exercer, c'est l'histoire de la réputation de Jeanne d'Arc.

physionomie sous un certain jour, en choisissent et en disposent les éléments. Pêle-mêle, au hasard de ses informations et de ses notes, Windecke nous livre, en son *Mémorial*, tout ce qui parvenait à Mayence, soit par écrit, soit par des traditions orales, au sujet de la Pucelle. Les textes qu'il reproduit sont au nombre de trois : d'abord les vers latins, quasi-prophétiques, fabriqués à l'occasion de la venue de la Pucelle, en mars ou avril 1429, avant la délivrance d'Orléans[1]; puis la consultation émanée de la commission d'enquête réunie à Poitiers par ordre de Charles VII[2]; enfin, la lettre de Jeanne aux Anglais, du 22 mars de la même année[3]. Ce sont là trois pièces favorables à la cause de Jeanne; la dernière, en particulier, ne se rencontre, à cette époque, que dans les chroniques d'inspiration française[4]. Les échos circulant à Mayence, et dont Windecke se fait le greffier, sont plus significatifs encore. Il en est, parmi eux, grâce auxquels nous connaissons tel détail qui a échappé à tous les autres chroniqueurs. Par exemple, Eberhard Windecke est le seul historien qui nous donne la nouvelle, confirmée par un

[1] Lefèvre-Pontalis, pp. 22-31.
[2] Lefèvre-Pontalis, pp. 32-41.
[3] Lefèvre-Pontalis, pp. 42-63.
[4] Lefèvre-Pontalis, pp. 47-48.

document de la Chambre des comptes de Nan
d'une ambassade du duc de Bretagne auprès
Jeanne[1]. D'autres échos, au contraire, apparaiss
plutôt comme les premiers murmures d'un Rom
cero allemand, à demi mythique, consacré à
gloire de la Pucelle. Windecke nous promène
miracle en miracle : nous entendons Jeanne p
venir le roi d'une tentative d'empoisonnement
se concerte contre lui[2]; nous voyons les vig
de Reims, au lendemain du sacre durant leq
l'immense foule les avait abîmées et dév
tées, repousser, comme par enchantement, en u
prodigieuse floraison[3]; nous surprenons Jear
annonçant à son confesseur Pasquerel qu'elle f
contre les infidèles une grande croisade[4]; nous ass
tons, la nuit, à la « dure vie de grande rudess
que mène l'héroïque Pucelle, « plus durement qu'
chartreux en son cloître[5] »; et de tous ces trai
ainsi combinés, se recompose la merveilleu
légende qui, à l'heure même où Jeanne d'Arc no
sauvait, attirait et retenait les âmes Mayençais
Etait-il surprenant que cette sorte d'attrait c

[1] Lefèvre-Pontalis, pp. 68-69.
[2] Lefèvre-Pontalis, pp. 128-129.
[3] Lefèvre-Pontalis, pp. 92-93.
[4] Lefèvre-Pontalis, pp. 108-109 et 112-113.
[5] Lefèvre-Pontalis, pp. 108-109.

les agenouillait devant la vierge surnaturelle les gagnât à la cause même que Jeanne venait servir? « Et ainsi fut Orléans délivré, nous dit Eberhard Windecke, l'armée détruite et toutes les bastilles gagnées avec grand butin qu'on trouva dedans. Et alors tirèrent les Anglais en Normandie et laissèrent leurs gens en garnison à Meung et à Beaugency et Jargeau. *Deo gratias*![1] » Et un peu plus loin : « Et se mit le roi sus, et est en chemin, et espère réduire Meung et Jargeau et Beaugency. *Dieu veuille y pourvoir aussi*![2] » Le texte français de la *Chronique de Tournai* donne exactement les mêmes détails; mais les mots : *Deo gratias*! qui soulignent les victoires, les mots : « *Dieu veuille y pourvoir aussi*! » qui invoquent d'autres victoires, ne se trouvent que dans le texte allemand[3]. Le Dominicain Jean Nider, professeur à l'Université de Vienne, aux yeux de qui Jeanne n'était rien autre chose qu'une sorcière, nous laisse comprendre, malgré son hostilité, cette sympathie des pays germaniques pour la cause française et pour la libératrice de la France : « La Pucelle, dit-il dans son *Formicarium*, accomplissait de telles merveilles, qu'elles jetaient dans la stupéfaction,

[1] Lefèvre-Pontalis, pp. 174-177.
[2] Lefèvre-Pontalis, pp. 176-177.
[3] Lefèvre-Pontalis, pp. 71-72.

non pas seulement la France, mais encore tous les royaumes de la chrétienté[1] ». Voilà le témoignage du seul contemporain de langue allemande qui ait fait cause commune avec les ennemis de la Pucelle; et quoi qu'en veuille l'auteur ce témoignage est un éloge.

[1] Ayrolles, *La Vierge guerrière*. pp. 282-287.

II

UN VERSIFICATEUR PRUSSIEN DU XVIe SIECLE

Un siècle après, vers la fin du règne de Fran-
.s Ier, un jeune Prussien, Eustache de Knobels-
rf, s'en fut étudier, d'abord à Louvain, puis à
ris. Pour s'exercer en poésie latine, et pour
norer, aussi, l'évêque de la lointaine ville de
lm, dont il était le protégé, il lui expédia une
scription en vers de Paris, et puis, en 1543, la
imprimer[1]. Au moment où, dans ce poème, il
le des remparts de Paris, les Anglais qui long-
ıps les occupèrent, et Jeanne qui bouta les
glais dehors, surgissent devant sa mémoire éru-
e ; et Knobelsdorf, à brûle-pourpoint, ébauche,
gloire de Jeanne, une petite épopée de sa façon.
obelsdorf est un homme de la Renaissance : les
niniscences antiques encombrent son papier ;

Une réimpression du fragment sur Jeanne d'Arc a été donnée
1879, sous le titre : *Jeanne d'Arc ou la Vierge lorraine, fragment
n poème d'Eustache Knobelsdorf, prussien,* traduit en français,
c une introduction par l'abbé Valentin (Orléans, Herluison.)

elles se heurtent pêle-mêle, sans souci de l'incoh
rence, sans peur de l'anachronisme. Pour l
Jeanne d'Arc est une Judith, mais elle est aus
une Amazone ; elle est une Esther, mais elle e
aussi une Penthésilée et une Hippolyte ; elle e
une vierge chrétienne, une émule de Geneviè
mais elle est aussi un Brutus et un Camille. A
demande d'Iris, qui lui fut expédiée par Jupite
Jeanne la bergère, habituée à n'intimider que l
loups, intimide des êtres bien pires, « *quovis de*
riora lupo », les Anglais ! Et « tel un voyage
craintif, apercevant un serpent, recule épouvan
et regagne promptement sa demeure, ainsi, à
vue de la Pucelle, fuient les troupes ennemie
en proclamant que ses innocentes mains lancent
foudre. » C'est Jeanne — Knobelsdorf l'affirme
qui a sauvé Paris ; et l'on a pu, ensuite, la co
damner sous prétexte d'hérésie ; mais « la censu
de la chaire Romaine » a rectifié le verdict d'
« tribunal inhumain ». Knobelsdorf est tout joye
d'apprendre à son lointain correspondant, le b
évêque Tidemann Gisy, cette dernière victoi
morale remportée par Rome et par Jeanne sur
« léopard » anglais. D'un bout à l'autre de s
poème, Eustache de Knobelsdorf parle fort mal d
Anglais. Plus il trouve attrayante l'hospitali
française, plus il accuse de désinvolture ces intr

d'Outre-Manche qui voulaient s'implanter en France, pareils aux abeilles avides de fleurs succulentes, pareils aux fourmis en quête des endroits fertiles. Knobelsdorf est un grand amateur de nos vins français : pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que la Prusse ruisselât d'un tel liquide ! Le pauvre poète songeait d'avance avec tristesse à l'âpre et banale bière que, rentré chez lui, il allait absorber de nouveau ; et j'augure que dans sa vieillesse ce lui fut une joie malicieuse de penser que si les lèvres prussiennes étaient sevrées de vin français, les lèvres anglaises, grâce à Jeanne d'Arc, en étaient également privées.

Plus distingué comme gourmet qu'il ne l'était comme poète, Eustache de Knobelsdorf a droit à quelque gratitude : au siècle même où Du Maillan, historiographe patenté des Valois, diffamait la Pucelle, et où Etienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, constatait avec douleur que l'héroïque mémoire était décriée parmi nous[1], ce latiniste de la Prusse orientale, se laissant guider par le jugement de la chaire Romaine (*Latiae censura cathedrae*), parlait de Jeanne en meilleurs termes que beaucoup de Français.

[1] Au sujet de l'opinion française au XVIe siècle, concernant Jeanne d'Arc, voir L. de Carné, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1856, p. 313.

III

LA REVANCHE DE JEANNE D'ARC SUR VOLTAIRE

La Pucelle d'Orléans, de SCHILLER.

Franchissons deux siècles et demi : la gloire d Jeanne, à la fin du XVIIIe siècle, a besoin d'une répa ration. Chapelain la ridiculisa sans le vouloi Voltaire la ridiculisa sciemment ; des deux poète qui s'acharnèrent sur elle, le premier fut à plaindr le second est à flétrir, et tous deux lui furen néfastes. Bernardin de Saint-Pierre, dans un pas sage trop peu connu des *Etudes de la Natur* dessinait le plan d'une tragédie sur Jeanne d'Ar « cette fille respectable et infortunée à qui l Grèce eût élevé des autels » ; il songeait que sujet, « traité par un homme de génie, pourra produire une pièce patriotique » ; que Jean deviendrait parmi nous la « patronne de guerre », et que, « dans les circonstances péri leuses où l'Etat peut se rencontrer, on en donn rait la représentation au peuple, comme on mont

à celui de Constantinople, en pareil cas, l'étendard de Mahomet » ; et il espérait, en exposant ce rêve, « faire naître à quelque homme vertueux le désir » de le réaliser[1]. Cet « homme vertueux » se rencontra : ce fut Schiller. Schiller vengea la Pucelle des outrages de Voltaire ; mais nous ne devons point oublier que seize ans avant Schiller, Bernardin de Saint-Pierre, un Français, avait senti la nécessité morale et patriotique d'une pareille réparation.

C'est dans l'été de 1800 que Schiller se mit au travail ; au printemps de 1801, l'œuvre était terminée. Il y avait consacré les derniers mois du vieux siècle, du siècle qui avait péché contre Jeanne, et les premiers mois de ce siècle nouveau, qui la devait exalter. On a supposé que la traduction qu'avait donnée Lobstein de l'érudit ouvrage de l'Averdy avait incité Schiller à tirer un drame de la vie de Jeanne ; le fait est très vraisemblable[2]. Le 9 juillet 1800, il empruntait à la bibliothèque de Weimar le *Malleus Maleficarum*, afin d'étudier les sorcelleries d'antan[3] ; le 4 août, il faisait sur les mêmes rayons une véritable razzia. Alain

[1] Bernardin de Saint-Pierre, *Etudes de la Nature*, III, pp. 258-261. (Paris, Didot, 1784.)

[2] Düntzer, *Erläuterungen zu den Deutschen Klassikern*, L-LI, p. 3. (Leipzig, Wartig.)

[3] Düntzer, *op. cit.*, p. 4.

Chartier, Enguerrand de Monstrelet, l'*Histoire* *Charles VI* et les *Mémoires secrets de la Cour* *Charles VII*, des livres de troubadours et de p sies chevaleresques, un volume de l'*Histoire gé* *rale* (*Allgemeine Welthistorie*), un tome du liv d'Eichhorn sur la civilisation de l'Europe m derne, et certains recueils dans lesquels figurai des opuscules sur la Pucelle, furent confisqu plusieurs mois durant[1], pour le mystérieux trav où Schiller s'absorbait. Seuls, Gœthe et Kœri avaient des confidences[2]; l'éditeur Unger, qui acl tait à l'avance la tragédie nouvelle pour la fa imprimer dans le *Calendrier* de 1802, savait, pc tout détail, qu'il fallait faire préparer, com décor de frontispice pour la publication future, cuivre représentant une tête de Minerve[3]. 11 février 1801, Schiller lisait à Gœthe les tr premiers actes[4]; le quatrième fut plus lent à dessiner, et se fabriqua comme un « pensum » le cinquième, au contraire, arriva très vite terme[6]. Le duc de Weimar s'inquiétait. Le su

[1] Düntzer, *op. cit.*, pp, 15-18.

[2] Dünfzer, *op. cit.*, pp. 11-14.

[3] Düntzer. *op. cit.*, pp. 21-22.

[4] *Correspondance entre Gœthe et Schiller*, traduction Sa René-Taillandier, II, p. 223.

[5] Düntzer, *op. cit.*, p. 27.

[6] Düntzer, *op. cit.*, p. 31. — *Correspondance*, II, p. 227.

paraissait scabreux, et cela pour deux raisons
ıt il livrait l'une et cachait l'autre. La Pucelle
Voltaire avait eu en Allemagne de nombreux
teurs; la pièce de Schiller, si émouvante fût-
ɜ, ne susciterait-elle pas dans les esprits cer-
nes réminiscences qui donneraient à rire au
ectateur malin[1]? Charles-Auguste semblait
louter que Voltaire n'eût pour toujours attaché
'héroïque Pucelle quelque nuance de ridicule !
iis, en son for intime, une autre peur obsédait
grand-duc; et s'il craignait le ridicule, c'était
oins pour la Pucelle que pour sa favorite du
oment, l'actrice Caroline Jagemann[2]. Il paraît
l'on aurait trop souri, parmi les bourgeois de
'eimar, si l'on avait entendu Mlle Jagemann
éclarer, au second acte, qu'elle ne connaîtrait
mais le sentiment de l'amour, et se repentir, au
nquième acte, de s'en être un instant laissé
ôler. Weimar, pour l'instant, ne vit pas Jeanne
Arc sur les planches. C'est sur le théâtre de Leip-
g, à la date du 18 septembre, sur celui de Berlin,
la date du 23 novembre, que la *Jeanne d'Arc*

Düntzer, *op. cit.*, pp. 32-33.

Cette Henriette-Caroline-Frédérique Jagemann (1777-1848),
e du bibliothécaire de Weimar, resta sur les planches jusqu'en
8, encore que le grand-duc l'eût de bonne heure anoblie sous
nom de Mme de Heygendorf. Quelques mois avant que Schiller
crivît *Jeanne d'Arc*, elle venait d'obtenir, dans *Marie Stuart*,
grand succès.

de Schiller affronta le public allemand ; à Lei l'auteur fut pour ainsi dire cerné, dans le bule, par les clameurs unanimes de : Vive S ler ! A Berlin, le quatrième acte, en partici produisit une telle impression, que le public tait en extase[1] ; et « l'extase » fut durable ; entre 1801 et 1843, il n'y aura pas moins de cent quarante et une représentations de la *Pi d'Orléans* sur la scène berlinoise ; et *Don* d'ailleurs antérieur de quinze ans à la *Pi d'Orléans*, sera la seule œuvre scénique qui p rivaliser avec elle pour le chiffre des exécuti

Ainsi, l'œuvre littéraire qui dans la prei moitié du XIX[e] siècle fut le plus constam applaudie par les Berlinois était — les chiffr font foi — la *Pucelle d'Orléans*, par Frédéric S ler. La Convention, par un décret solennel, fait de Schiller, — de Monsieur Giller ou de sieur Gilles, comme l'appelèrent, en abîman nom, les journaux de l'époque[3], — un ci

[1] *Correspondance*, II, p. 235 et 236.

[2] Düntzer, *op. cit.*, p. 42. — Comparer ce qu'écrit Merc 1802, à la page V de sa préface à la traduction de la *I d'Orléans* par Cramer : « La tragédie de Schiller a le su plus complet et le plus soutenu dans toute l'Allemagne ; se lasse point de l'applaudir, et les lettres que je reçois sujet tiennent d'une espèce d'ivresse. »

[3] Voir l'article de M. Charles Schmidt dans les *Etuo Schiller*, publiées à l'occasion du centenaire (Paris, Alcan,

français ; et Schiller, rendant courtoisie pour courtoisie, faisait de notre Pucelle, pour un demi-siècle, l'héroïne la plus aimée de la scène allemande.

« La sensation a été générale, écrivait en 1802 un journal de Berlin. Nos critiques de profession ne trouvent pas encore d'explication de ce grand phénomène et n'expriment leur admiration qu'en phrases interrompues. Une plus longue étude du poème peut seule permettre de fixer une théorie pour ce genre particulier de poésie[1] ». L'embarras du critique était significatif; pour un sujet imprévu, Schiller devait adopter une manière imprévue ; sa tragédie sortait des cadres coutumiers, et tout le premier, du reste, il la qualifiait, sur le titre même, de tragédie romantique, afin de donner au ciel quelque droit de descendre sur la scène, afin de donner à l'enfer quelque droit d'y monter. Il y a, dans ses cinq actes, beaucoup de divin, et il y a aussi beaucoup de diabolique ; un chevalier noir s'évade des profondeurs infernales ; des roulements de tonnerre grondent dans les hauteurs du ciel. Sans faire ici la critique de ces divers épisodes, nous dirons d'un mot, que, dans l'histoire de la Pucelle, Schiller réintègre ce surnaturel[2], que

[1] Düntzer. *op. cit.*, p. 46.

[2] Auguste-Guillaume Schlegel ne laissa pas d'en être choqué.

le XVIIIe siècle s'était efforcé d'en bannir. Voltaire avait diminué Jeanne ; Schiller a la prétention de l'exalter et de la magnifier ; et nous en gardons, comme témoignage, la courte poésie qu'écrivait Schiller lui-même, en 1802, sous ce titre : *La Pucelle de Voltaire et la Vierge d'Orléans.*

Le poète interpelle Jeanne :

« Pour flétrir la noble image de l'humanité, la moquerie l'a traînée dans la plus épaisse poussière ; l'esprit moqueur fait une guerre éternelle à la beauté ; il ne croit ni à l'ange, ni au Dieu ; il veut ravir au cœur ses trésors ; il combat l'illusion et blesse la foi.

« Mais, issue comme toi-même d'une race candide, pieuse bergère comme toi, la poésie te tend sa main divine ; elle s'élance avec toi vers les étoiles éternelles. Elle t'a entourée d'une auréole ; le cœur t'a créée, tu vivras immortelle.

« Le monde aime à noircir ce qui rayonne et à traîner le sublime dans la poussière. Mais sois sans crainte ; il est encore de belles âmes qui s'enflamment pour ce qui est élevé et grand. Que

Il admirait le personnage de Jeanne : « La haute mission dont elle a la conscience, écrivait-il, et qui impose le respect à tout ce qui l'approche, produit un effet extraordinaire et plein de grandeur. » Mais il ajoutait : « On aurait pu laisser le miracle entièrement de côté, puisque l'esprit sceptique de notre siècle s'opposait à ce qu'on le donnât pour réel. » (*Cours de littérature dramatique*. III, pp. 309-310. Paris et Genève, Paschoud, 1814).

Momus divertisse la halle bruyante : un noble esprit aime de plus nobles figures [1]. »

Nous entendons, en ces trois strophes, Schiller en personne nous définir la portée de son œuvre ; et lorsqu'en 1802 Charles-Frédéric Cramer [2], chassé de l'Université de Kiel pour ses idées révolutionnaires, et devenu éditeur à Paris, traduisit en français *La Pucelle*, le dramaturge Mercier ne se trompait point en présentant cette pièce, dans une préface grandiloquente, comme une représaille contre le « délit anti-national » commis par la « plume obscure et diffamatoire » d'un « poète immoral et trop célèbre [3] ».

« L'esprit moqueur », versifiait tout à l'heure Schiller, « ne croit ni à l'ange ni à la divinité ». Schiller, lui, au moins en tant que poète, se pique d'y croire... On sortait de cette période languissante, anémiante, durant laquelle un rationalisme très sec et très terne avait amputé les imaginations allemandes : on avait besoin d'un peu de foi

[1] *Correspondance*. II, p. 193.

[2] Ce Charles-Frédéric Cramer (1752-1807), qui traduisit en allemand les discours de Petion et souleva ainsi, à Kiel, des colères devant lesquelles il dut disparaître, demeure surtout connu, en Allemagne, comme le principal ouvrier de la gloire de Klopstock.

[3] *Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans*, pp. III et XII (Paris, Cramer, 1812). — Cf. Schlegel, *Cours de littérature dramatique*, III, p. 310 : « La pièce allemande sera toujours une belle réparation d'honneur envers un nom avili par une raillerie licencieuse ».

parce qu'on avait besoin de beaucoup de poési
et l'on avait besoin de beaucoup de poésie à caus
de la disette de la foi; art et religion recommer
çaient de paraître solidaires. Chateaubriand e
France et les Schlegel en Allemagne, — en atter
dant qu'au delà des Alpes Manzoni leur succédâ
— mettaient en relief la fécondité esthétique d
christianisme; et Schiller, au même instant, illus
trait ces thèses nouvelles en faisant descendre d
ciel sur la terre la figure de la vierge d'Orléans
On eût dit que la petite Vosgienne illettrée sou
riait au romantisme prochain. C'est en replaçan
ainsi dans le cadre de l'époque la tentative dra
matique de Schiller, que l'on est conduit à lui ren
dre vraiment justice.

Que d'ailleurs les dévots de l'histoire soier
pleinement dans leur droit lorsqu'ils déplorer
que Schiller fasse mourir la Pucelle au champ d
bataille et non sur le bûcher; que les dévots d
Jeanne, aussi, soient pleinement dans leur dro
lorsqu'ils regrettent de trouver en elle quelque
minutes de dureté sanguinaire à l'endroit de Mon
gomery, et puis, au contraire, en présence d
Lionel, un soubresaut d'étrange tendresse: c'e
ce que nous ne songeons point à contester. Schi
ler a diminué Jeanne en ne lui épargnant p
l' « amoureuse faiblesse » ; cela est très vrai ; (

dirait même qu'il s'en est rendu compte tout le premier, puisqu'elle sent elle-même le besoin de se punir, de se racheter à ses propres yeux, et de se réhabiliter au regard de Dieu en se laissant maltraiter au regard des hommes ; et c'est ainsi que, de sa défaillance même, le poète sait tirer un élément de rédemption. Schiller a fait une entorse à l'histoire, en faisant mourir Jeanne dans une bataille et non sur le bûcher ; cela aussi est très vrai, et l'on dirait, ici encore, que le poète a lui-même éprouvé quelque inquiétude, puisque au lendemain même de son succès il confiait à l'éditeur Goeschen son envie de composer une autre pièce sur Jeanne d'Arc, et qui serait, celle-là, plus historique [1]. Des travaux différents l'absorbèrent, et ce projet demeura à l'état de songe ; mais il est bon de retenir qu'à côté de la pièce que nous connaissons, une autre Jeanne d'Arc exista dans la pensée de Schiller, héroïne impalpable, inconnue, dont nous sommes à jamais privés : libre à nous d'en rêver, de rêver comment il la rêvait. « Votre pièce est si bonne, si bonne et si belle, que je ne vois rien à lui comparer », écrivait Gœthe à Schiller après avoir lu le manuscrit de *la Pucelle* [2].

[1] Düntzer, *op. cit.*, pp. 6-7 et 48. Düntzer discute et conteste l'affirmation de Böttiger, d'après laquelle Schiller aurait même élaboré les plans de trois *Jeanne d'Arc* différentes.

[2] *Correspondance*, II, p. 229.

Plus difficile que Gœthe, la piété française aimé pouvoir comparer entre elles les deux . nes d'Arc de Schiller.

Grâce à Frédéric Schiller, la gloire de ı héroïne se confond avec la gloire littérair l'Allemagne. Lorsqu'en 1815 les princes (maison d'Autriche, passant par Domremy, ‹ chent les murailles ou les parois de la maisc Jeanne d'Arc pour rapporter quelques souve et lorsqu'un comte prussien offre six mille fı au propriétaire, le brave Nicolas Gerardin, acquérir cet archaïque logis[1], ils agissen dévots de Jeanne d'Arc, mais, aussi, en dévo Schiller.

[1] Alexandre Sorel, *La maison de Jeanne d'Arc à Dom* pp. 47-51. (Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1886.)

IV

JEANNE D'ARC ET LE ROMANTISME

Il était naturel que le romantisme allemand donnât à la Pucelle quelques marques d'honneur. N'était-il pas, en son essence, un mouvement de réaction contre le rationalisme du siècle antérieur, contre l'esprit d'analyse desséchante, contre la négation destructrice ? En tout romantique, si éloigné soit-il d'une foi positive, vous découvrez une religiosité qui aime à flotter entre ciel et terre, dans ces sphères éthérées où parlaient, précisément, les voix de la Pucelle ; et un goût parfois morbide des situations merveilleuses, qui eût trouvé, dans la contemplation de l'histoire de Jeanne, une satisfaction du plus pur aloi. Les romantiques, par surcroît, en Allemagne comme chez nous, aimaient l'exception, le contraste, l'anomalie : une épée victorieuse dans les mains d'une frêle jeune fille, une bergère sauvant un trône et délivrant un peuple, une faiblesse devenant une force, il y avait de quoi tenter une école

littéraire pour laquelle le paradoxe était fécond en prestiges. Enfin l'attrait puissant qui poussait cette école vers le moyen âge eût été pour elle un motif de plus de rendre hommage à la Pucelle. On ne saurait donc s'étonner qu'au lendemain de 1815, un publiciste bavarois fort oublié, Friedrich Gottlob Wetzel [1], ait éprouvé, en une nuit d'été, l'hallucination presque impérieuse d'une tragédie à écrire sur Jeanne d'Arc; il fit venir son ami Funck, lui confia sa besogne de journaliste et se mit à versifier [2]. Il avait fait, déjà, avec quelque succès, des chants guerriers et des poésies patriotiques; sa tragédie eut moins de chance. Lorsqu'elle parut en 1817, aucun théâtre n'en voulut. Nous n'avons pu l'avoir sous les yeux, mais une lettre de l'illustre Jean-Paul Richter à Wetzel nous apprend que, dans le manuscrit, les propos de Jeanne traînaient souvent en longueur, que les personnages étaient trop bavards, qu'au dénouement il y avait trop de miracles, et qu'au demeurant la pièce offrait des beautés, surtout la

[1] Sur ce personnage, né en 1780, mort en 1819, on est surpris de ne trouver aucun article dans l'*Allgemeine Deustche Biographie*, alors qu'il est l'objet d'une notice dans la Biographie Michaud.

[2] On trouve tout le récit de l'épisode dans Z. Funck, *Erinnerungen aus meinem Leben in biographischen Denksteinen und andern Mitteilungen*, I[ter] *Band: Hoffmann und Wetzel*, pp. 244-250 (Leipzig, Brockaus, 1836).

scène du bûcher[1]. Il paraît que Wetzel se conformait strictement à la vérité historique; et, dans son insuccès, il put se décerner à lui-même cette consolation, d'avoir dépassé Schiller en exactitude[2].

Les noms de Schiller et de Jeanne d'Arc demeuraient indissolublement associés : le graveur Ramberg, très réputé en Allemagne, dessinait en 1812, pour le calendrier *Minerva*, huit jolies scènes de la vie de Jeanne, d'après la pièce de Schiller. Plus d'une fois, l'inquiet génie des romantiques d'Outre-Rhin dut songer à faire élection de Jeanne d'Arc comme sujet de drame, de poème ou de roman; mais le prestige de Schiller décourageait en général toute imitation. Il y avait cependant un épisode de la vie de Jeanne, que Schiller, par une audacieuse licence à l'endroit de l'histoire, avait affecté d'ignorer : cet épisode, c'était le martyre. Auguste Guillaume Schlegel, l'illustre ami de Mme de Staël,

[1] Funck, *op. cit.*, pp. 248-250 : la lettre de Jean-Paul est de juillet 1816, et Wetzel en tint compte dans le texte définitif de sa pièce. Gœthe fit complimenter Wetzel par Knebel.

[2] Dans le reste du siècle, on cite, en Allemagne, un opéra sur Jeanne d'Arc, par Vesque de Puttlingen, représenté à Vienne en 1841 (Puymaigre, *Jeanne d'Arc au théâtre*, p. 59, Paris, Savine, 1890); une tragédie de Wilhelm von Issing (Cassel, Freyschmidt, 1868; Puymaigre, *op. cit.*, pp. 86-87); une tragédie d'Adolphe Wechssler (Ulm, Ebner, 1871); enfin une tragédie d'Albert Kühne : *Das Mädchen von Orleans* (Leipzig, Mutze, 1890), qui affecte de suivre fidèlement l'histoire.

consacra une pièce de vers au bûcher de Rouen il accentue, dans cette pièce, les représailles contre Voltaire, et semble même demander compte au peuple français tout entier du crime commis par le philosophe : « Un poète, dit-il, non, un insulteur de la pieuse voyante, outrage la pure créature ; la gloire de l'Histoire, en un poème infâme, vous sert de passe-temps répugnant. » Et Schlegel, continuant l'interpellation, nous traite de « race sans cœur, étrangère à la loyauté et au droit, tantôt oppressive et tantôt esclave, jamais douce, jamais libre [1]. » Mme de Staël écrivait dans son livre de *l'Allemagne* : « Les Français seuls ont laissé déshonorer la mémoire de Jeanne : c'est un grand tort de notre nation, que de ne pas résister à la moquerie, quand elle lui est présentée sous des formes piquantes [2]. » Schlegel traduisait en invectives la sévère remarque de Mme de Staël; et pour réprimer son torrent d'injures, il eût suffi de lui dire, d'un mot, que la France de Voltaire n'est pas toute la France, ou bien de lui mettre sous les yeux, tout simplement, le souhait patriotique jadis exprimé par Bernardin de Saint-Pierre.

[1] A. W. Schlegel, *Poetische Werke*, I, pp. 233-236 (Heidelberg. Mohr et Zimmer, 1811.)

[2] Mme de Staël, *L'Allemagne*, édit. Garnier, p. 242.

Deux autres romantiques, gênés par l'exemple de Schiller, et jaloux, pourtant, de travailler à la gloire de Jeanne, firent, vers la même époque, besogne proprement historique. L'un, Frédéric Schlegel, le propre frère de Guillaume, publia, en 1802, une *Histoire de la Pucelle*[1], qui résumait, sans nulles prétentions, la *Chronique de la Pucelle*, de Cousinot, et le *Journal d'un bourgeois de Paris*, de Jean Chuffart; c'est dans l'ouvrage de Denis Godefroy que Frédéric Schlegel avait puisé ces documents; et, pour exposer la fin de la vie de Jeanne, il ajoutait, en appendice, la traduction d'un chapitre de l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume. L'autre écrivain romantique qui se fit traducteur pour célébrer Jeanne d'Arc, fut le baron de la Motte-Fouqué : il aimait les scènes de chevalerie, les romans qui étaient des féeries, les gracieuses légendes et les beaux costumes; tout d'un coup, en 1826, il imposa quelque sieste à ses innombrables rêveries, dont les lecteurs allemands admiraient les créations; et il adapta au goût de l'Allemagne l'*Histoire de Jeanne d'Arc* qu'avait donnée en 1817 le sous-préfet Lebrun de Charmettes. Deux gros volumes en résultèrent[2]. La Motte-

[1] *Geschichte der Jungfrau von Orleans, aus alten französischen Quellen, nebst einem Anhange von Hume und einer Vorrede* (Berlin, Sander, 1802).

[2] *Geschichte der Jungfrau von Orleans nach authentischen Ur-*

Fouqué descendait d'une famille française que la Révocation de l'Édit de Nantes avait exilée au delà du Rhin; avec une sorte de piété atavique, il faisait connaître à ses compatriotes la Vierge merveilleuse — si merveilleuse, même, que la fantaisie romantique n'aurait pu l'inventer — qui avait libéré, jadis, la patrie primitive des La Motte-Fouqué.

kunden und dem französischen Werke des Herrn Le Brun des Charmettes. (Berlin, Schlesinger, 1826.)

V

L'ÉRUDITION ALLEMANDE ET JEANNE D'ARC

LE LIVRE DE GUIDO GOERRES

Frédéric Schlegel et La Motte-Fouqué avaient fait œuvre de traducteurs ; Schiller œuvre d'inventeur. L'érudition allemande, dont la curiosité s'éveillait, sentait cependant le besoin de trouver, par elle-même, quelque chose d'inédit sur Jeanne d'Arc. Dès 1803, le secrétaire du grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, Frédéric-Justus Bertuch [1], traducteur de Cervantès, s'occupa, dans un voyage à Paris, de rassembler quelques matériaux nouveaux sur l'héroïne. Évidemment il chercha mal, car il ne découvrit rien, et s'empressa d'en conclure que les orages de la Révolution avaient sans doute anéanti les documents relatifs à la Pucelle. Éditeur en même temps qu'auteur, il publia à Weimar, dans sa librairie du *Comptoir*

[1] C'est à Frédéric-Justus Bertuch (1747-1822) qu'on doit la fondation de l'Institut géographique de Weimar et du premier journal de modes allemand.

de l'Industrie, une brochure intitulée : *Contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc*[1], dans laquelle, confessant l'insuccès de ses explorations personnelles, il se contenta de résumer l'Averdy. Le pauvre Bertuch, qui rentrait de France les mains vides, rapportait, cependant, quelques impressions orléanaises : il avait assisté à la reprise des solennités du 8 mai, interrompues par la Révolution[2], il avait vu l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc, œuvre du sculpteur Gois, et la bénédiction de cette statue par Bernier ; et il raconte, en son livre, que le lendemain matin, à l'aurore, on voyait des paysans agenouillés devant la statue et priant Jeanne comme une sainte[3]. Bertuch, en terminant, exprime le souhait que Jeanne trouve bientôt des historiens : ce souhait fut réalisé, trente ans plus tard, par Guido Goerres, fils de Joseph Goerres.

La France, durant la première moitié du

[1] *Beitrag zur Geschichte der Johanna d'Arc.* (Weimar, Comptoir de l'Industrie, 1804.)

[2] D'après les archives, M. Paul Dudon vient de publier, dans les *Etudes* du 5 mai 1907, un récit très détaillé et très pittoresque de la journée du 8 mai 1803, première « fête de Jeanne d'Arc » du XIXe siècle.

[3] Bertuch, *Beitrag*, p. 36. — Voir, sur cette inauguration, la savante étude de MM. Herluison et P. Leroy, intitulée : *Le sculpteur Gois fils et sa statue de Jeanne d'Arc*, au tome XXIX des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*. 1905.

IXe siècle, n'eut pas d'adversaire plus ardent, armi les écrivains étrangers, que l'illustre publiiste catholique Joseph Goerres. Sa plume était a seule plume devant laquelle eût tremblé Napoéon : l'empereur, luttant contre quatre puissances alliées, appelait Goerres « la cinquième puissance ». Plus de cinquante ans avant que Bismarck n'enevât l'Alsace à la France, le *Mercure Rhénan*, journal de Goerres, voulait nous en expulser. Il fallait rappeler ces faits, pour apprécier l'ironie et mesurer la portée de l'émouvant contraste auquel nous allons assister : ce Joseph Goerres et son fils, Guido Goerres, furent les premiers au delà du Rhin, qui, dans un livre historique, spécialement consacré à Jeanne, prosternèrent aux pieds de la vierge française l'hommage de l'Allemagne.

C'était au début de la monarchie de Juillet. Appelé à Munich par Louis de Bavière, Joseph Goerres, avec Clément Brentano et d'autres catholiques de son entourage, s'était préoccupé de fonder et de développer une Société bavaroise des bons livres. Guido, jeune encore, venait d'obtenir de l'Institut de France, pour un travail fort distingué de philologie, le grand prix Volney : la science souriait à sa gloire naissante. Mais la poésie le disputait à la science ; et de toute son

âme, il se tourna pieusement vers certaines figures historiques du xve siècle, qui lui semblaient attrayantes, tout à la fois, pour ses méthodes de chercheur et pour ses aspirations de poète. Le bienheureux Nicolas de Flüe[1] qui, dans son ermitage vécut vingt ans sans manger, et qui, par sa seule parole, en un instant, pacifia les discordes intérieures de la Confédération suisse, fut la première physionomie sur laquelle Guido s'essaya; et puis en 1833, il donna à la Société des bons livres la biographie de Jeanne d'Arc[2].

C'est la biographie d'une sainte. Par Jeanne d'Arc, Dieu lui-même sauva la France : voilà l'idée maîtresse que soutient Joseph Goerres, dans la préface dont il fait précéder le livre de son fils; et d'un coup d'aile, l'historien-prophète s'élève, comme il en était coutumier, vers les cimes altières de l'histoire, où son imagination semblait commercer avec le Très-Haut lui-même.

« Déjà dans le lointain, nous explique Joseph Goerres, se préparait la Réforme, et, plus loin encore, la Révolution; or ni l'une ni l'autre ne devaient trouver l'Angleterre et la France réunies

[1] Cette biographie de Nicolas de Flüe fut traduite en français en 1840 (Paris, Fulgence).

[2] *Die Jungfrau von Orleans, nach den Processakten und gleichzeitigen Chroniken* (Ratisbonne, Pustet, 1834).

un même sceptre, parce que, dans l'état de
›let absolutisme qui eût pesé sur le monde
›éen, elles eussent été étouffées par la force
nent matérielle, ou bien, s'étendant victo-
ement sur cette partie du monde, elles
ent produit une anarchie effrénée, et, dans
›t l'autre cas, la dissolution de l'ordre social.
it en outre la destinée des Français, de deve-
ntre les mains de Dieu, dans les âges sui-
, un fouet et un aiguillon pour les autres
es, et la France n'eût pu remplir ce rôle pro-
tiel si elle n'eût pas été délivrée de la domi-
n étrangère et n'eût pas conservé son indi-
lité[1]. »
ısi spécule Joseph Goerres, le grand familier
›nseils de Dieu : la Providence ne voulait pas
a France, religieusement, évoluât comme
leterre, et la Providence avait besoin de la
e, — Goerres, ici, songe toujours à Napo-
— pour exciter et fouetter les peuples : voilà
ux raisons pour lesquelles Jeanne d'Arc fut
ée, libératrice de l'individualité française.
n aurait de la peine, poursuit un peu plus
›seph Goerres, à trouver dans le domaine
de l'histoire un caractère plus intéressant. »

lo Goerres, *Jeanne d'Arc*, traduction Léon Boré, pp. XI-

Il nous la montre appartenant à deux mondes, celui de la terre et celui du ciel, et appelée à agir dans l'un comme envoyée de l'autre ; il nous la montre appartenant à tous les peuples, au peuple français par le sang, aux autres par ses nobles actions[1]. Joseph Goerres nous laisse Voltaire, « ce démon d'esprit sans cœur[2] » ; et volontiers nous exproprierait-il de la gloire de Jeanne, pour adjuger cette gloire à l'humanité. Ainsi se déroule cette préface, où l'on croirait lire, en certains endroits, les conclusions d'un tête-à-tête entre Joseph Goerres et l'Eternel.

Guido Goerres, l'auteur du livre, n'affecte pas ces somptueuses envolées ; il est narratif, exact et édifiant ; il laisse circuler, à travers l'histoire de Jeanne, un souffle de poésie, sans permettre cependant à la poésie d'empiéter sur l'histoire. L'Averdy et Lebrun de Charmettes lui servent de sources principales[3] ; mais il les complète et les enrichit en tirant du manuscrit où l'oubli les avait endormis les fragments d'Eberhard Windecke consacrés à la Pucelle[4] ; et c'est ainsi que ce livre, sorte d'œuvre pie offerte à la sainteté de Jeanne, appor-

[1] Guido Goerres, *op. cit.*, pp. XIV et XVIII.
[2] Guido Goerres, *op. cit.*, p. XVII.
[3] Guido Goerres, *op. cit.*, p. 404.
[4] Guido Goerres, *op. cit.*, pp. 174-181.

t en même temps à la science historique une
ıtribution d'élite. Le travail de Guido Goerres
t un retentissement prolongé. On ignore en
néral que Montalembert aurait dévoué à Jeanne
Arc son jeune talent d'historien, si Guido
erres n'avait pris les devants; nous en avons
mme témoin Montalembert lui-même qui, le
décembre 1836, annonçant à Joseph Goerres
pparition de sa *Sainte Elisabeth,* ajoutait, en
opres termes : « Je me suis décidé maintenant
ur saint Bernard, sujet gigantesque et bien au-
ssus de ma portée, mais que j'oserais effleurer à
faut d'autres plus dignes. J'aurais beaucoup pré-
ré Charlemagne ou Jeanne d'Arc, si votre fils ne
'avait coupé l'herbe sous le pied[1]. » Un autre
cteur français ne trouva pas moins d'intérêt que
ontalembert à cette biographie allemande de
anne d'Arc : ce fut le duc de Bordeaux en per-
nne. De Rome, en 1840, il écrivit à Joseph
erres pour le féliciter[2] ; et Guido, qui se trouvait
ors à Paris, fut très heureux de ce témoignage
yal, d'autant qu'autour de lui, comme il l'écri-

Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, III, p. 452 (Munich,
erarisch-Artistische Anstalt, 1874). — Cf. *Historisch-politische
etter*, 1852, XXX, p. 139. l'oraison funèbre de Guido par le
édictin Haneberg : « Avec ce livre, Goerres eut la joie d'exci-
l'émulation d'un des plus grands orateurs, d'une des plus
stres personnalités de la France. »

Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, III, p. 529.

vait à son père, beaucoup de gens s'intéressaien au duc de Bordeaux, et qu'en dépit de leur « chances médiocrement brillantes », les « légiti mistes reprenaient courage[1] ». Après Montalem bert, après l'héritier de la légitimité, c'était l Pape lui-même qui, en 1841, complimentait Guid Goerres pour la traduction italienne de son livre « Est-ce de votre père ou de vous ? », lui demand Grégoire XVI. Guido se déclarant l'auteur, l pape reprit : « *O mi rallegro!* », et la conversa tion, bientôt, par une douloureuse associatio d'idées qui rendait la transition toute naturelle prit congé de Jeanne d'Arc pour passer à Voltaire[2] Le livre de Guido Goerres, objet d'une si longu attention et de si hautes bienveillances, fut e 1843 traduit en français par Léon Boré, et la tra duction a été réimprimée en 1886[3].

L'année même où était parue la première éditio du livre de Guido Goerres, l'historien Leo, qu

[1] Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, I, pp. 412-413 (Mu nich, Literarisch-Artistische Anstalt, 1858).

[2] Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, I, p. 453.

[3] Une première traduction parut en Belgique en 1840. (Bru xelles, De Mat.) — La traduction de Boré (Paris, Perisse, 184 fut réimprimée chez Lecoffre en 1886. — Mgr Dupanloup se com plut à citer le livre de Guido Goerres, parmi les documents qu ajouta à son premier panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé e 1855 (Orléans, Gatineau). Il avait d'ailleurs, en 1842, connu pe sonnellement Guido Goerres à Rome. (Binder, ***Historisch politisch** Blaetter*. 1er juin 1905, p. 805.)

·st fait un nom, en Allemagne, par ses travaux r l'Italie du moyen âge, composait pour l'*Ency-ɔpédie générale* d'Ersch et Gruber l'article sur ·anne d'Arc. Simple résumé des pages que Barante ·nait de consacrer à la Pucelle, l'article prenait ı quelque mesure la portée d'un manifeste, grâce ux déclarations très formelles et presque pas-ionnées qu'y prodiguait Leo contre le matéria-isme du XVIII[e] siècle. Plusieurs fois en son exis-ence d'historien, Leo fut accusé de sympathies ·our le catholicisme; il fut même soupçonné, ·arfois, d'être à la veille d'une conversion. Ce qui ·st certain, c'est qu'en l'année 1834 un historien ·atholique, Guido Goerres, et un historien protes-tant, Leo, mettaient l'un et l'autre en relief, celui-là dans un livre, celui-ci dans un article, le carac-tère surnaturel de la Pucelle d'Orléans.

VI

LES PÈLERINAGES DE GUIDO GOERRES A LA RECHERCHE DE JEANNE D'ARC : UN ALLEMAND PRÉCURSEUR DE QUICHERAT.

Serait-il dans la destinée de ceux qui ont une première fois étudié Jeanne, de vouloir sans cesse y revenir, pour la contempler de plus près? De même que nous avons failli posséder une seconde *Jeanne d'Arc*, de Schiller, de même nous avons failli posséder une seconde *Jeanne d'Arc*, de Guido Goerres. En décembre 1835, Guido faisait à la bibliothèque de Vienne quelques recherches nouvelles sur la Pucelle[1]; en février 1837, il s'inquiétait auprès de Boehmer, le grand historien francfortois, de ce qu'on pouvait, à Berne, trouver sur elle[2]; et puis, sa piété l'y poussant, et le succès l'encourageant, Guido prit en 1839 le chemin de France, pour accomplir un pèlerinage dans tous les endroits qu'avait illustrés

[1] Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, I, p. 364.
[2] Boehmer, *Briefe*, I, p. 245 (Fribourg, Herder, 1868).

la Pucelle, et pour interroger, sur elle, les manuscrits. Les lettres qu'au cours de ce voyage, il échangeait avec son père, furent publiées à Munich, en 1858, par sa sœur Marie Goerres : elles nous renseignent, au jour le jour, sur ses excursions et sur ses recherches. Le 21 juillet, il trouvait à Berne un manuscrit concernant la Pucelle, qui d'ailleurs, dit-il, n'était pas d'une particulière importance[1]. Il travaillait deux jours aux archives de Dijon, sans grand résultat[2] ; puis il remontait vers les Vosges ; le 27, il visitait Domremy, et le 28, en pleine fête nationale, il survenait à Vaucouleurs, où les illuminations lui parurent maigres et la population médiocrement enthousiaste[3]; de là, il gagna Paris, et travailla tellement dans les bibliothèques, qu'il n'eut vraisemblablement plus le temps d'écrire à sa famille. C'est le 15 septembre seulement qu'il donne de ses nouvelles, et la lettre est datée d'Orléans :

« On te demandera sans doute assez souvent, écrit-il à son père, à quel degré de longitude et de latitude se trouve le *puceau* sur la piste de la *pucelle* : c'est de l'ancien champ de bataille de la Pucelle que je t'écris ces lignes... Depuis sept jours je suis seul ici, et j'ai continué mon vieux métier de

[1] Joseph von Goerres, *Gesammelte Briefe*, I, p. 387.
[2] *Id.*, *op. cit.*, I, p. 301.
[3] *Id.*, *op. cit.* I, pp. 388 et 392.

copiste. Si j'avais le temps, ici, de tout inspecter dans le détail, je trouverais encore du travail, amplement, pour quatorze jours, mais j'ai brisé mon filet, et demain matin de bonne heure, tout équipé, je descendrai la Loire en bateau « inexplosible », la Loire pauvre en eau, jusqu'à la célèbre Touraine, d'où je reviendrai par Chartres.

« Orléans est une ville tranquille, à demi-ancienne, à demi-vieille mode (*Halb alt und halb altmodisch)*, quoiqu'on ait tout fait, et que présentement on travaille activement pour lui faire une toilette nouvelle. Il me semble toujours davantage que les provinces françaises soient ce que chez nous on nomme vulgairement *capout*. Si de Paris quelque réaction ne se produit pas sur la province, ce n'est point de la province qu'on puisse attendre grand'chose en sens inverse. Tout ce que j'ai vu jusqu'ici indique une stagnation complète, sans sève, sans force, sans vie. Les provinciaux sont si parfaitement conscients de leur manque d'importance, qu'ils ne s'avisent même pas d'avoir une opinion propre. Aux vacances, ils vont à Paris pour s'amuser[1] ».

Ayant jeté à la poste ces impressions un peu

[1] *Id.*, *op. cit.*, I, pp. 394-395. — Guido Goerres, à Orléans, ne fut pas isolé : il avait connu en Allemagne un jeune Orléanais nommé Magarin, qui le conduisit dans sa famille, à quelque distance de la ville.

railleuses, Guido Goerres comptait s'embarquer sur la Loire le 16 au matin. Il avait à sa disposition un petit vapeur inexplosible, appartenant au marquis de Larochejaquelein, fils de la célèbre Vendéenne, qui devait, dix-huit ans plus tard, mourir à Orléans [1]. Mais la Loire était à sec; le vapeur fit de vains efforts, et l'on ne parvint pas à perdre de vue le pont d'Orléans. Retenu malgré lui, Goerres, pour patienter, écrivit à son père une lettre nouvelle, pleine de détails sur ses recherches :

« Je ne rentrerai pas les mains vides, lui dit-il; le prestige de la Pucelle sera très consolidé; et pour ce qui concerne l'étude des sources et leur richesse, je puis à cet égard me mesurer avec tous les Français. Ici, à la bibliothèque, j'ai vu les manuscrits d'un ecclésiastique qui est mort il y a quinze ans et qui, durant une bonne partie de sa vie, a médité et écrit sur les campements anglais au temps de la Pucelle, si bien que la foule, derrière son cercueil, disait : Maintenant enfin les

[1] M. Boucher de Molandon, au lendemain de la mort de Mme de Larochejaquelein, lui consacra dans le *Moniteur du Loiret* une notice, où nous lisons qu'en mai 1839 elle perdit sa mère, Mme de Donnissau. C'est à ce deuil du jeune marquis de Larochejaquelein que fait allusion Guido dans une lettre à son père, du 16 septembre 1839 (id., *op. cit.*, I, p. 396) : il dit, par erreur, que le marquis vient de perdre sa mère, c'est de sa grand'mère qu'il s'agissait: et de fait, en décembre, comme nous le verrons ci-dessous Guido, s'entretint avec la célèbre Vendéenne.

Anglais seront en repos, car la mort l'a pris avant qu'il n'eût enlevé toutes les bastilles et tous les boulevards. Mais ses papiers contiennent de bons matériaux, et maintenant tous les charlatans les pillent et s'en font une parure. Malheureusement, ce n'est que dans les derniers jours que j'ai découvert cette mine, car le vieux bibliothécaire était mort il y a quelques semaines, et le nouveau ne savait pas encore répondre à mes questions [1]. »

Nous avons consulté sur cette lettre le commentateur qualifié de tous les documents orléanais, le très regretté M. Herluison, et grâce à lui nous pouvons identifier les personnages dont parle ici Guido Goerres : la bile du jeune Allemand se décharge contre le bibliothécaire, M. Watson, qui ne lui avait pas tout de suite fait connaître les volumineux manuscrits du savant théologal Dubois. La Loire restait sèche, elle créait à Guido Goerres des loisirs qui lui eussent permis de s'attarder sur les volumes de Dubois. Mais, pressé de partir, il prit la route de terre, pour descendre en Touraine. Il vit Chaumont, Blois, Tours, Angers, Solesmes [2], où il rencontra son ami de Munich, le théologien

[1] Joseph von Goerres, *op. cit.*, I, p. 397.
[2] Joseph von Goerres, *op. cit.*, I, pp. 398-402.

Doellinger, qui, jeune encore, était déjà une illustration. Le 8 octobre, de retour à Paris, il adressait à son père cette précieuse confidence de ses projets :

« J'ai encore, en particulier, un gros morceau de travail dans un manuscrit (le second procès de la Pucelle) dont j'avais, ici même, pris copie à peu près jusqu'au tiers, et que j'ai fait copier, durant mon absence, par un scribe allemand. Je n'ai pas encore examiné, jusqu'ici, dans quelle mesure le copiste a été à la hauteur de sa tâche, qui n'est pas très facile. Avant de partir, je voudrais être rassuré sur le bon aloi de cette copie, car elle m'est presque indispensable comme source capitale de mon histoire, et avec l'aide de Dieu, je songe à la publier après mon retour en Allemagne, pour la honte de la France, dont c'eût été le devoir[1]. Cette publication, ce me semble, ne rendra pas un médiocre service à l'histoire et à la justice, puisque ce procès contient environ cent cinquante dépositions prêtées sous serment, qui jusqu'ici n'étaient connues du public que par des extraits de façon incomplète, tandis que maintenant l'historien tient les actes eux-mêmes[2]. »

[1] *Zur Schande Frankreichs. dessen Pflicht es gewesen.*

[2] Joseph von Goerres, *op. cit.*, I, p. 403.

Octobre et novembre passèrent : Guido prolongeait son séjour parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale ; il songeait vaguement à compléter ses recherches par d'autres fouilles à Bruxelles [1], et faisait une fugue à Rouen, la ville du martyre [2]. La marquise de Larochejaquelein, devant laquelle il avait, paraît-il, soutenu une opinion qui, au point de vue légitimiste, était une hérésie, lui disait, moitié souriante, moitié colère, qu'il était indigne d'écrire l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais Guido se consolait de ce verdict : « Comme résultat de mon voyage, écrivait-il le 18 décembre, j'aurai des matériaux, comme à peine en a-t-on pour toute autre biographie d'un personnage historique. Ma nouvelle édition formera deux volumes ; puis un troisième, que je veux publier à part, contiendra le procès de réhabilitation, les rapports, chroniques, documents inédits [3] ». L'hiver s'écoulait ; il faisait très froid à la Bibliothèque Nationale ; Guido était constant à s'y rendre, et constant à s'en plaindre [4] ; il copiait, en janvier, toute la *Récollection* de Jean Bréhal ; il résumait les huit mémoires qui y

[1] *Id., op. cit.*, III, p. 529.
[2] *Id., op. cit.*, I, p. 405.
[3] *Id., op. cit.*, I, p. 407.
[4] *Id., op. cit.*, I, p. 410.



ent joints [1]; et sa plume, essoufflée par ce tra-
de bibliothèque, expédiait de temps à autre
Feuilles historico-politiques, de Munich, des
cles sur la France [2]. En mars, il s'en retour-
t en Allemagne, et c'était chose convenue avec
Bénédictins de Solesmes, « pauvres comme
souris d'église », qu'en même temps que s'im-
nerait à Munich l'ouvrage de Guido, ils en
)areraient, eux, la traduction française [3].
e voyage n'eut pas de lendemain; le journa-
ıe actif rendit Guido Goerres infidèle à la
elle, les Bénédictins n'eurent rien à traduire,
ɜt immense matériel qu'avait rapporté le jeune
mand demeura dans ses cartons. La France
a rien perdu, puisque, de 1841 à 1849, la
lication qu'avait projetée Guido Goerres nous
donnée, d'une façon définitive, par l'impec-
e érudition de Jules Quicherat; et c'est une
ative française qui nous a fait connaître, en
intégralité, tous les actes concernant la Pu-
:. Mais l'entreprenante curiosité de Guido
·res mérite d'être retenue : il s'en fallut de
que le texte du procès de réhabilitation de

'., *op. cit.*, pp. 414-415.
'., *op. cit.*, I, p. 411.
'., *op. cit.*, I, p. 407.

notre héroïne nationale appartînt à l'Allemagne comme une glorieuse primeur [1].

[1] En 1820, Voigt, l'historien de Grégoire VII, avait trouvé à Kœnigsberg une traduction allemande de la lettre de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, relative à la Pucelle : il la publia comme inédite dans un journal de Leipzig, sans se douter que cette lettre était déjà connue et imprimée dans le *Codex Historico-diplomaticus* faisant suite au *Thesaurus anecdotorum* de Pez (partie III, p. 237). Voir Quicherat, V, page 114. — Plus heureux que Voigt, Franz Pfeiffer, bibliothécaire du roi de Wurtemberg, connu pour ses travaux sur la mystique allemande, découvrit, à la bibliothèque de Stuttgart, la lettre de Jean Desch et la lettre d'un agent allemand, mentionnées au début de ce travail, et les publia dans le *Serapeum*, 1847, p. 357-359.

VII

LE PROTESTANTISME ALLEMAND ET JEANNE D'ARC

Avec Guido Goerres, le catholicisme allemand avait rendu hommage à la Pucelle ; Charles Hase, en 1850, lui apporta l'hommage du protestantisme. L'Église évangélique d'Allemagne honore comme une de ses illustrations ce professeur de l'université d'Iéna, mort nonagénaire en 1890 ; ses travaux de polémique religieuse sont demeurés classiques parmi ses coreligionnaires ; son histoire de l'Église, traduite jadis en français, dessine avec une intelligente équité et un sens très profond de la vie les physionomies religieuses des siècles successifs [1]. Au cours de ses travaux d'histoire générale, plusieurs personnalités d'élite l'avaient attiré ; c'étaient celles dans lesquelles il entrevoyait certains traits de prophétisme : François d'Assise, Catherine de Sienne, Jérôme Savonarole, Jeanne d'Arc. Quelques pages sur Jeanne d'Arc,

[1] *Histoire de l'Eglise,* trad. Flobert, Tonneins, 1860, 2 vol.

rapides mais pénétrantes, qu'il lut en 1850 dans le cercle de la grande-duchesse de Weimar et qui furent imprimées en 1857, furent l'origine de l'étude plus approfondie qu'il publia en 1861[1]. Hase est un admirateur passionné de Jeanne d'Arc: il la répute une sainte, mais une sainte qui va vers Dieu plutôt que Dieu ne va réellement vers elle, une sainte dont le mysticisme se projette dans l'au-delà plutôt que l'au-delà n'intervient effectivement dans sa vie. On ne peut demander à Hase de croire aux visions de Jeanne: l'explication physiologique qu'en apportait, en 1848, le Dr Hecker[2], dans une conférence sur les hallucinations, est acceptée, sans scrupules, par l'esprit rationaliste du théologien ; et l'on pourrait définir son attitude à l'endroit de Jeanne en disant qu'il parle d'elle en dévot plutôt qu'en croyant. Guido Goerres avait installé, parmi les catholiques d'Allemagne, une sorte de religion de Jeanne d'Arc; Charles Hase, lui, créait, parmi les protestants d'Allemagne, la religiosité de Jeanne d'Arc; et son livre, ainsi considéré, marque, dans la « lit-

[1] *Heilige und Propheten, Zweiter Teil* (3e édition, 1893, Leipzig, Breitkopl et Haertel).

[2] J. F. Hecker, *Ueber Visionen* (Berlin, 1848). — Une explication analogue fut donnée, la même année, par Leubuscher: *Der Wahn, sinn in den vier letzten Jarhunderten*, Halle, 1848. Voir Duhr, *Stimmen aus Maria Laach*, 1888, II, pp. 228-229.



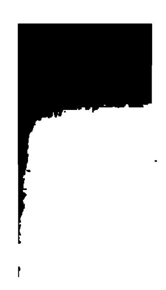
ture » concernant la Pucelle, le dernier terme de
action contre l'esprit voltairien. L'incroyance,
: Charles Hase, a cessé d'être railleuse, persi-
se, diffamatrice ; elle se prosterne, au con-
re, elle vénère ; et l'on dirait qu'elle dispute à
lise l'honneur de canoniser.

n n'entre pas de plain pied dans la vie de
ne. L'historien qui l'aborde est enveloppé de
tère, d'un mystère qui le dépasse ; s'avouer
issant à tout y comprendre, c'est peut-être
ndre digne d'y comprendre presque tout. Dans
magne du milieu du siècle, deux écrivains
e, ayant à saluer au passage la figure de
héroïne, eurent cette contenance de savante
lité ; l'un était l'historien des Hohenstaufen,
sseur à l'université de Berlin, Frédéric Rau-
l'autre était l'historien du peuple anglais,
nold Pauli. Raumer, en 1845, se riait discrè-
nt de ceux qui veulent, dans l'histoire de
ne, délimiter artificiellement la nature et la
ture [1] ; et Pauli, en 1860, conquis par cette
e « si humainement belle, si magnifique-
sublime [2] », déclarait que « pour tous les

umer, *Historisches Taschenbuch*, VI, pp. 445-490 (Leipzig,

inhold Pauli, *Bilder aus Alt-England*, p. 298 (Gotha, Per-
860).

esprits impartiaux elle demeurait une énigme ». Dans la personne de Raumer et de Pauli, on voyait s'incliner devant Jeanne la modestie de la science, comme s'inclinait devant elle, dans la personne de Guido Goerres, la sécurité de la foi, et, dans la personne de Hase, l'éblouissement de la piété.



VIII

JEANNE D'ARC AU REGARD DES HISTORIENS ALLEMANDS CONTEMPORAINS

De la publication de Quicherat date, en Alle-
agne comme en France, une sorte de renouveau
ins la connaissance de Jeanne d'Arc. Sickel, l'un
s premiers érudits du siècle en matière de diplo-
atique, dessina en 1860, dans la revue historique
le venait de fonder Sybel, un superbe portrait de
éroïne : « Les générations successives, disait-il
i terminant, ont en tous pays, dans le domaine
l'histoire, pris part à la glorification de la
icelle, qui nous montre ce que peuvent la foi et
patriotisme : entraîner une nation entière vers
ie lutte juste et victorieuse pour son indépen-
nce [1] .» Quatre ans après Sickel, un professeur

Sickel, *Historische Zeitschrift*, 1860, IV, p. 320. — Deux ans
ès Sickel, Henri Strass publia, sur Jeanne d'Arc, un bon petit
'e de vulgarisation (Berlin. Förster. 1862).

de gymnase, Georges-Frédéric Eysell, consacra à la Pucelle une monographie considérable, résultat d'une très consciencieuse étude de l'œuvre de Quicherat [1]. Sickel et Eysell appartiennent l'un et l'autre à cette école historique qui prétend exclure le surnaturel ; les témoignages les plus sûrement accrédités ne sauraient prévaloir, à leurs yeux, contre ce parti pris philosophique : on devine, dès lors, qu'ils font taire les voix de Jeanne, et qu'ils font parler, au contraire, tout comme faisait Hase, le médecin berlinois Hecker, spécialiste en hallucinations [2] ; on devine, aussi, qu'ils sont plutôt sévères pour Guido Goerres [3], coupable d'avoir de l'histoire une conception philosophique différente de la leur [4]. Guido Goerres considérait la mission de la Pucelle comme terminée à Reims ; en géné-

[1] Georg Friedrich Eysell, *Johanna d'Arc, genannt die Jungfrau von Orleans, ihre Jugend, ihre Thaten und ihre Leiden, getreu nach den Quellen, unter stetem Hinweis auf dieselben, und mit Benutzung der besten Hülfsmittel dargestellt.* Ratisbonne, Manz, 1864.

[2] Sickel, *Historische Zeitschrift*, 1860, IV, pp. 280 et suiv.. — Eysell, *op., cit.*, p. V.

[3] Sickel, *loc. cit.*, pp. 282-283, critique Guido Goerres comme trop épris des miracles et trop porté vers l'édification ; mais il reconnaît, cependant, qu'il a connu et bien utilisé les sources. — Eysell, *op. cit.*, p. VI, est plus sévère.

[4] Le P. Duhr, jésuite, dans les *Stimmen aus Maria Laach*, septembre 1888, pp. 224-240, a examiné et discuté l'attitude des historiens allemands successifs à l'égard du surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc.

ral, les historiens allemands ultérieurs pensent tout autrement[1]. Il leur déplaît de couper la vie de Jeanne en deux parts, dont l'une aurait été strictement dessinée par Dieu, dont l'autre, aboutissant au bûcher, aurait eu je ne sais quoi de plus saccadé et de plus improvisé ; ils se refusent, comme s'y est refusé chez nous M. Wallon, à limiter la mission de Jeanne à la prise d'Orléans et au sacre de Reims ; mais à la différence de M. Wallon, ils effacent de la vie de Jeanne le commerce extraordinaire avec Dieu.

Au bout de quarante ans, la monographie d'Eysell marque encore, au sujet de Jeanne, le dernier état de la science allemande. Beckmann en 1872[2], Mahrenholtz en 1890[3], ont tenté d'innover, en chicanant la gloire de Jeanne. Beckmann lui reproche de compromettantes entorses à la vérité ;

[1] Sickel, *loc. cit.*, p. 280.

[2] Beckmann, *Forschungen über die Quellen zur Geschichte der Jungfrau von Orleans* (Paderborn, Jusermann, 1872).

[3] Richard Mahrenholtz, *Jeanne Darc in Geschichte, Legende, Dichtung, auf Grund neuerer Forschung.* (Leipzig, Renger, 1890). — Nous devons citer aussi, en y attachant une moindre importance encore, une conférence donnée à Zurich, en 1870, par Johannes Scherr et publiée dans son livre *Farrago* (Leipzig, Wigand, 1870), et une brochure signée *Quis* ? et intitulée : *Jeanne d'Arc eine Heilige ? Skeptische Studien gelegentlich des Canonisations-processes* (Munich, Poessl, 1893). M. Scherr pardonne à Voltaire par haine du moyen âge, et l'anonyme munichois conclut qu'en canonisant Jeanne d'Arc, le clergé donnerait une preuve insigne de falsification historique et de mensonge.

Mahrenholtz se range, contre Jeanne, du côté de La Trémouille, et considère que la campagne de La Loire, et en particulier la délivrance d'Orléans, procurèrent à la Pucelle une gloire militaire tout à fait usurpée [1]. Ni Beckmann, ni Mahrenholtz n'ont fait école en Allemagne ; et l'âme française — nous l'avons récemment senti — est toute prête à s'insurger contre ceux qui, en France même, auraient quelque envie de se faire leurs disciples. L'Allemagne catholique lit aujourd'hui la vie de Jeanne, soit dans l'écrit récent du Franscicain Seeböck [2], soit dans l'essai qu'a donné Becker à la collection de portraits historiques publiés par la librairie Herder, soit dans un petit livre qui date de 1878 [3], et qui est l'œuvre de M[me] Amara-George Kaufmann, une protestante convertie [4]. M[me] Kauf-

[1] On peut se consoler de ces paradoxes en entendant M. Hirzel, dans une conférence faite au *Museum* de Tubingue, et publiée dans la collection de conférences scientifiques de Virchow et Holtzendorff, tome X (Berlin, Habel, 1875), déclarer que Jeanne d'Arc est une « personnalité unique dans l'histoire profane », presque aussi extraordinaire que le serait un jeune homme ignorant en musique qui donnerait subitement un éclatant concert.

[2] Seeböck (Philib.), *Die ehrwürdige Johanna d'Arc, genannt die Jungfrau von Orleans: ein Lebensbild für das christliche Volk nach den besten Quellen gezeichnet*, Dülmen, 1897.

[3] Amara-George Kaufmann, *Die Jungfrau von Orleans, Johanna d'Arc : ein Lebensbild*. Wurzbourg, Woerl, 1897.

[4] Sur la poétesse Mathilde Kaufmann, qui sous le nom d'Amara-George, publia de nombreux écrits, et se convertit au catholicisme comme son maître le philosophe Daumer, voir Rosenhal, *Konvertitenbilder*, I, 3, pp. 371-378. (Ratisbonne, Manz, 1902).

mann terminait son livre en souhaitant la canonisation de Jeanne ; et l'on ne saurait être surpris qu'elle s'associât ainsi, formellement, aux aspirations orléanaises, si nous ajoutons qu'elle se fit en Allemagne la traductrice des écrits de Mgr Dupanloup [1] sur la femme chrétienne.

Mais la meilleure contribution qu'ait apportée l'Allemagne catholique à l'étude sérieuse de Jeanne d'Arc est un article d'un jésuite, le P. Duhr, intitulé : *Sur un errement de la Pucelle d'Orléans*. L'auteur y reprend, avec beaucoup d'originalité, la critique des divers textes concernant la mission de Jeanne et le but de cette mission; de ses conclusions, il résulte que la Pucelle n'a pas été fourvoyée par ses voix et qu'aucune de leurs prédictions effectives ne fut expressément démentie par l'événement; et le P. Duhr, cette preuve une fois faite, accule le lecteur à cette alternative, d'admettre une énigme complètement insoluble, ou bien une intervention extraordinaire de la providence divine [2].

Quant à l'Allemagne protestante, elle a déjà plusieurs fois, dans des publications récentes,

[1] Rappelons à ce propos que le second panégyrique de Jeanne d'Arc, de Mgr Dupanloup, fut l'objet, en 1867, de deux traductions allemandes (Lanery d'Arc, *op. cit.*, p. 467).

[2] *Stimmen aus Maria Laach*. janvier 1889, pp. 24-37.

revendiqué comme une devancière de la Réforme celle-là même que l'Église Romaine se préparait à proclamer bienheureuse. « Comment la Pucelle pourrait-elle être comprise au delà des Vosges? écrivait en 1890 M. Rieks. La terre de France est ravagée, d'un côté, par la bigoterie catholique, de l'autre, par la froide libre-pensée. Jeanne était un précurseur du principe protestant de la liberté de conscience, et elle était l'antagoniste de la négation de Dieu, qui règne en France [1]. » Voilà la France, en peu de mots, sommairement déshéritée d'une de ses gloires.

Un autre biographe de Jeanne, le professeur Hermann Semmig [2], considère Jeanne, aussi, comme une protestante précoce. Exilé de Saxe en 1849 pour raisons politiques, Semmig vint en France, fit d'abord plusieurs séjours à Orléans, et puis, de 1862 à 1870, professa l'allemand au lycée. Jeanne d'Arc le fascina tout de suite, d'une sorte de coup de foudre, ainsi qu'en témoignent le petit poème qu'il lui dédiait dès 1851 [3] et l'ar-

[1] Rieks, *Die Jungfrau von Orleans, ein Kirchengeschichtliches Bild aus dem XV Jahrhundert,* p. 100 (Berlin, Wiegandt et Grieben, 1890).

[2] Hermann Semmig, *Die Jungfrau von Orleans und ihre Zeitgenossen, mit Berücksichtigung ihrer Bedeutung für die Gegenwart.* (Leipzig, Unflad, 1885.)

[3] Hermann Semmig, *op. cit.*, pp. 66-69. — A l'époque même où ce professeur du lycée d'Orléans emportait en Allemagne le

ticle qu'il donnait aux *Deutsche Jahrbücher* en 1863. Rentré en Allemagne après la guerre de 1870, il publia en 1885 un ouvrage sur la Pucelle, dans lequel, non sans paradoxe, il se complaît à jeter Jeanne d'Arc au milieu des débats contemporains, comme une sorte de messagère inconsciente des idées qui lui sont chères, à lui Semmig. L'histoire de Jeanne, sous sa plume, devient une thèse en faveur de l'Allemagne contre l'idée de revanche[1], en faveur de la république contre la réaction, en faveur du protestantisme contre le catholicisme[2], et l'on pourrait donner comme épigraphe à son livre ces lignes que naguère écrivait chez nous Henri Blaze de Bury : « La Pucelle représente la lutte de l'esprit moderne contre l'obscurantisme clérical ; c'est une protestante avant la lettre, la mère anticipée de la Réforme[3] ».

Au demeurant, Hermann Semmig mérite de nous émouvoir par le culte profond qu'il a voué à la Pucelle : il n'oublie pas sans doute qu'elle est

souvenir de Jeanne, un professeur du petit séminaire de Sainte-Croix, l'abbé Volmar, publiait en 1871, à la librairie Herluison, un bref opuscule en allemand sur Jeanne d'Arc et sur les bas-reliefs de son monument.

[1] Hermann Semmig, *op, cit.*, pp. 245-255 : il en appelle à Jeanne d'Arc contre la *Ligue des Patriotes !*

[2] Hermann Semmig, *op. cit.*, p. V.

[3] Henri Blaze de Bury, *Jeanne d'Arc.* Paris, Perrin, 1890.

« issue du peuple dont la fureur guerrière a coûté à l'Allemagne de si longues et si dures souffrances »[1] ; Semmig se sent plus Allemand que jamais lorsqu'il tombe aux genoux de Jeanne ; précisément il tombe à ses genoux parce qu'elle est pour lui « la plus pure et la plus haute incarnation du patriotisme »[2] ; et dans un article d'une revue populaire allemande, Semmig affectait d'écrire, en 1883 : « En France, hors d'Orléans, la Pucelle n'est pas partout aussi chère au peuple français, qu'elle l'est au peuple allemand[3]. »

De Schiller à Auguste Guillaume Schlegel, de Schlegel à Guido Goerres, de Guido Goerres à Charles Hase, de Charles Hase à Hermann Semmig, l'Allemagne semble affecter une sorte de coquetterie à l'endroit de la Pucelle ; et cette coquetterie, parfois, dans l'expression dont elle se pare, devient presque offensante pour nous. Si la France pouvait être accusée d'oublier Jeanne, l'Allemagne serait là pour la célébrer ; si quelque Français dif-

[1] Hermann Semmig, *op. cit.*, p, IV.

[2] Hermann Semmig, *op. cit.*, p. IV.

[3] *Die Gartenlaube*, 1883, n° 18, p. 291. — La fille d'Hermann Semmig, Mlle Jeanne Berta Semmig, a publié en 1905, un petit livre sur Orléans, intitulé : *Die Stadt der Erinnerung* (Munich, Beck). Elle y décrit, pp. 29-37, l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans : pp. 73-75, la fête de Jeanne d'Arc en l'année 1860. Elle y explique qu'en France, le culte de Jeanne d'Arc est commun à tous les régimes, commun à toutes les opinions.

fame Jeanne, l'Allemand surgit comme chevalier. On dirait que l'Allemagne littéraire et savante, toujours éprise de l'antique Velleda, porte quelque envie aux Français, qui, pour installer une vierge guerrière au chevet de leur nationalité, n'ont pas besoin d'aller quérir la prophétesse d'un paganisme défunt, mais simplement de feuilleter leur histoire nationale et chrétienne.

Voici que chez nous une certaine école, opprimant de son dédain tout ce qu'elle qualifie de légende, s'essaie à rabaisser l'histoire de Jeanne, en l'affublant de cette rubrique discréditée ; si on la laissait faire, la page la plus glorieuse de notre passé irait s'effilochant. La science allemande suit une conduite inverse : lorsqu'elle ne peut faire aux légendes germaniques l'honneur de les considérer comme des épisodes authentiques de l'histoire d'antan, elle les caresse, les cultive, les réchauffe, comme des germes de l'histoire future, et, si nous osons ainsi parler, comme le « devenir » de l'avenir. Avec ses propres légendes, l'Allemagne fait de l'histoire ; permettrons-nous qu'on s'attaque à la « Geste » de Jeanne, qui est de l'histoire, et qu'on la défasse, brutalement, pour la ravaler à l'état de légende méprisée ? On peut deviner avec quel étonnement sévère l'opinion germanique accueillerait une telle défaillance, et comment elle ferait à certains

de nos « intellectuels » un affront mérité, en l
rappelant que pour tout Français la question d
Pucelle est, tout ensemble, une question de scie
nationale et une question de conscience nation

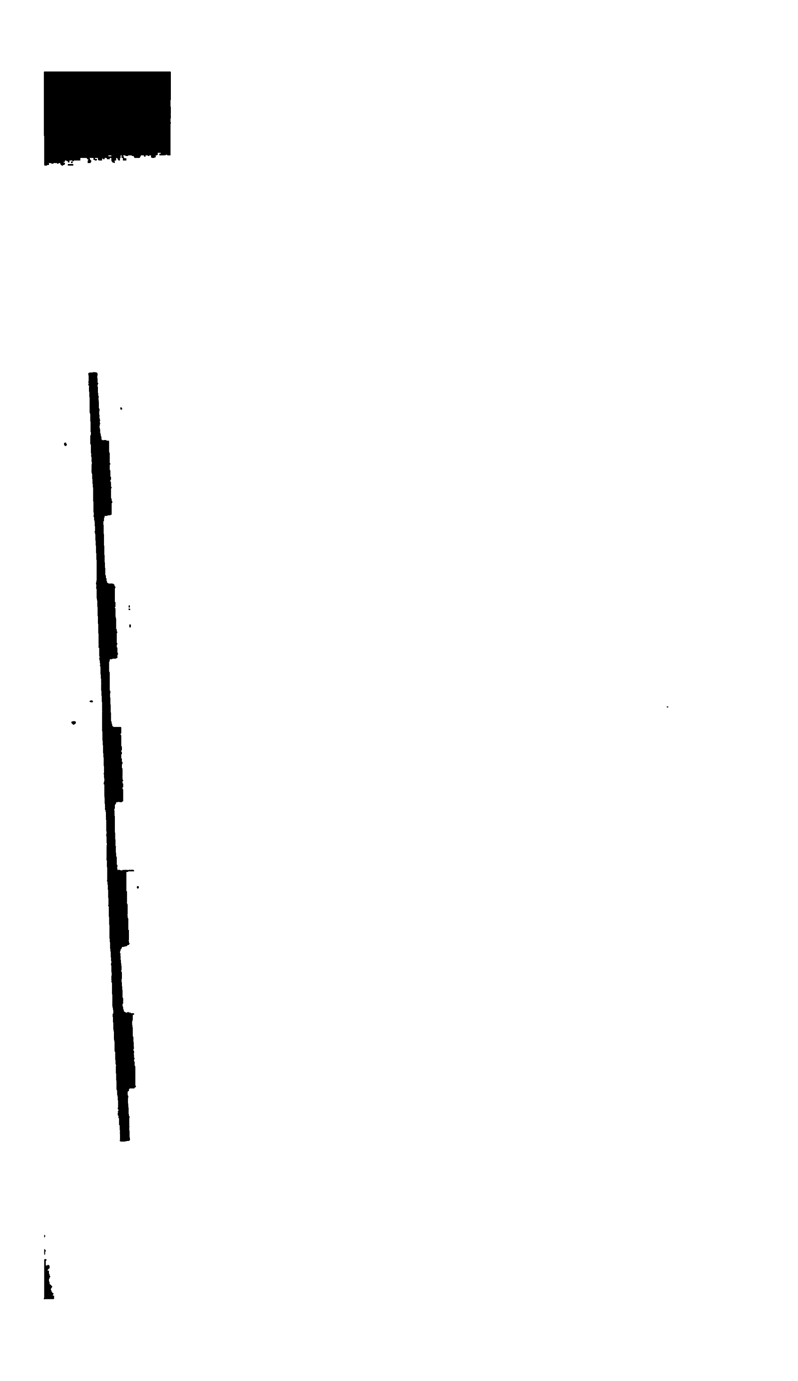
FIN



TABLE



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS





Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS





ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS



